

Le Samedi

VOL. VII.—No 44

MONTREAL, 4 AVRIL 1896

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.

ŒUFS DE PAQUES.



A ses gracieuses lectrices, le SAMEDI adresse tous ses souhaits pour de jolis cadeaux de Pâques.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE ET SOCIALE
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

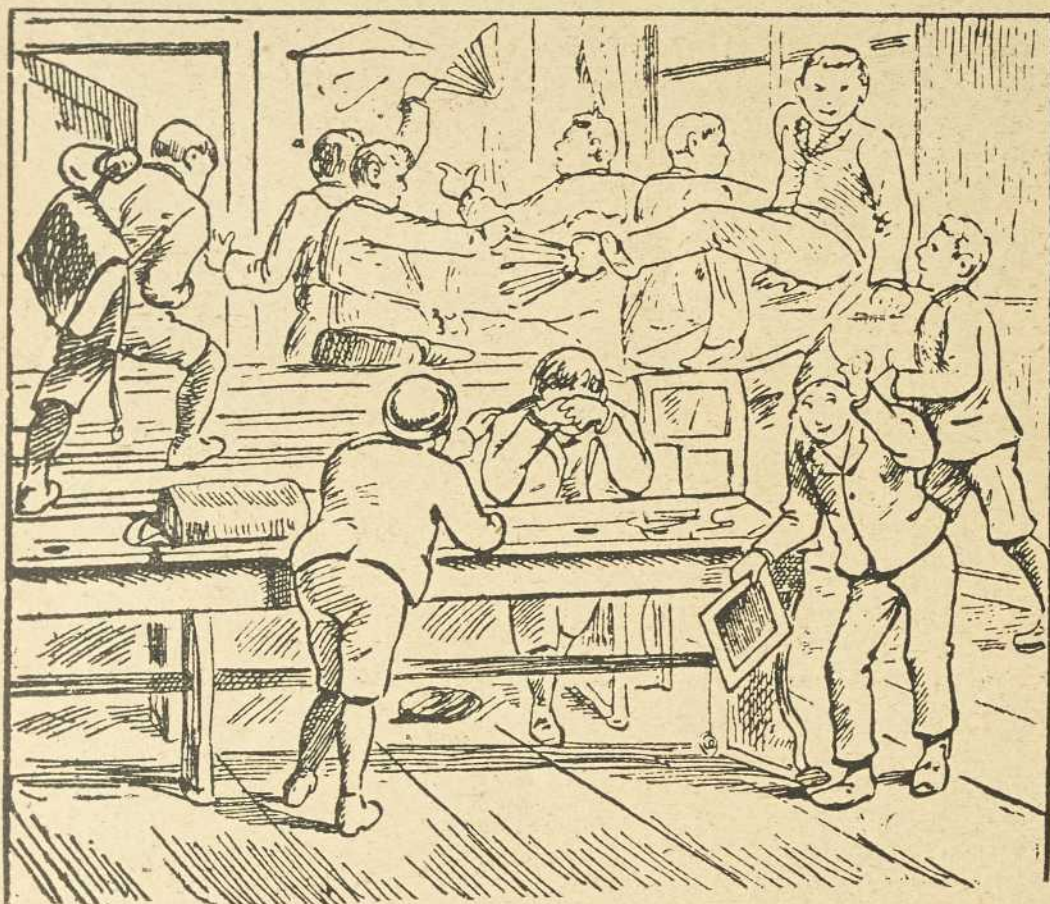
Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL

MONTRÉAL, 4 AVRIL 1896

DEVINETTE



—Prends garde ! Prend garde ! Voilà le maître qui arrive !
—Où est-il donc ?

Pensées Humoristiques

Briser la terre, un tremblement.

Lorsqu'on a fait son beurre, on se retire dans un fromage.

Un homme satisfait ne peut se trouver que dans la tombe.

Le chiffre neuf est comme le paon ; il n'est rien sans sa queue.

Les enfants sont comme le beurre, ils deviennent forts en vieillissant.

Pour faire une bonne soupe, il faut, dit-on, un vieux pot... Un pot âgé parle !

C'est surtout quand ils sont aveugles, qu'on trouve l'œil chez les fournisseurs.

Singulière manière de rendre justice : nous ne nous croyons jamais plus impartiaux que quand nous avons donné tort à tous les partis.

Quand les peuples se sont mêlés, dans la guerre ou la paix, pendant des siècles, il n'en est pas un qui n'ait dans les veines du sang de tous les autres.

MARTEAU TORY

Parmi les articles qui se vendent chez un marchand de fer, se trouve le marteau à deux têtes, autrement dit à double face.

Un libéral, bien connu par ses principes avancés, entre l'autre jour dans le magasin d'un de ses amis, un tory à tous crins et demande au propriétaire, de manière à être entendu par tous ceux qui se trouvaient là, s'il avait des marteaux tory ?

—Des marteaux tory ? s'écrie le marchand tout ahuri. Mais je ne connais pas cela, c'est la première fois que j'en entends parler.

—Vraiment ! dit le libéral d'un ton rogue ; tu ne connais donc pas tous tes parents. Je veux un de ces gaillards-là à double face, dit-il en montrant un des marteaux en question.

Hilarité générale dans le magasin.

DISTINCTION

Madame Langueaigüe. — As-tu entendu la nouvelle ?

Madame Finemouche (l'interrompant). — Est-ce un secret ?

Madame Langueaigüe. — Oui.

Madame Finemouche. — En ce cas, je l'ai entendue.

IDÉES DE NÈGRE



Il voulait avoir des œufs pour Pâques.

PRIS AU DÉPOURVU

Monsieur du Peigne. — Pour quoi ne pas nous avoir prévenu de ta visite ? Nous aurions été si heureux de t'offrir un repas plus digne de toi.

Monsieur Sangène (aux prises avec un bifteck coriace). — Ne vous tourmentez pas, la prochaine fois, vous pouvez être sûr que je vous préviendrai à temps.

IL A TROUVÉ LA SOLUTION

Première vieille. — Conducteur ! ouvrez cette fenêtre, j'étouffe.

Seconde vieille. — Conducteur ! fermez cette fenêtre, je gèle.

Première vieille (en colère). — Conducteur ! allez vous ouvrir ?

Passager furieux (interrompant). — Conducteur ! ouvrez cette fenêtre et faites geler à mort une de ces braves dames ; vous la fermerez ensuite et vous laisserez étouffer l'autre.

Silence absolu dans le char.

IL EN AVAIT PERDU L'HABITUDE

La dame de la maison (au tramp). — Vous mangez comme si la nourriture vous était chose inconnue.

Le tramp. — Veuillez m'excuser, madame. Je suppose que je mange mal, mais le fait est que depuis quelque temps je n'ai pas souvent l'occasion de pratiquer cet exercice là.

IL S'ENTRAINAIT

Elle. — Je n'aurais jamais cru qu'un homme à la mode comme vous, s'amuserait à jouer au ballon.

Lui. — Mais parfaitement. M'entraîner est une véritable nécessité dans la position que j'occupe. Sans cela, dans les soirées et les bals du grand monde, je n'arriverais jamais le premier au buffet.

BEAURIVAGE

Que d'idées éveille le nom de Beurivage donné à la superbe terre Gouin, située dans l'immense baie faisant face aux îles de Boucherville !

Un magnifique panorama se présente aux yeux du visiteur et on ne peut que féliciter les hommes d'action qui ont choisi cet endroit, pittoresque entre tous, afin d'y édifier une charmante ville d'été. C'est la tâche qu'ont entreprise MM. Canac Marquis et Mongeau et nul doute qu'ils n'y soient encouragés par un grand nombre de citoyens Montréalais. Les communications, faciles déjà, le seront encore davantage l'an prochain, la compagnie de tramways électriques étant tenue, d'après sa charte, d'y amener un excellent service.

Les conditions de vente sont libérales et des voitures gratuites transportent les visiteurs sur lieu de la vente. Allez visiter Beurivage.

IL DEVRAIT ÊTRE PENDU



L'épicier. — Imbécile ! tu as une pleine caisse de Salsepareille Ayer et tu laisses partir cette dame sans lui en donner ?

Le commis. — ?

L'épicier. — Tais-toi ! tu devrais être pendu pour un pareil crime. Quand on a en magasin d'aussi bonnes choses on n'en prive pas le client.



Echos des Modes Parisiennes

Paris, 28 mars 1896.

La vie mondaine semble, en ce commencement de printemps, avoir complètement repris le dessus ; et malgré brouillards et temps menaçants, on ne craint pas de s'élancer vers les fêtes attirantes : matinées, five o'clock, dîners, concerts, bals ou soirées. Dans presque toutes on décolleté beaucoup les robes et surtout on ne couvre plus les épaules où les manches sont, le plus souvent, remplacées par des épaulettes en fleurs.

Quitte à retrouver un semblant de manche au milieu du bras. Sans être bien marqué encore, ce changement dans la forme des manches, qui fait tout doucement son chemin, comme une personne discrète qui craint de faire trop de bruit autour d'elle, semble avoir déjà modifié ainsi la tournure féminine. Il y a quelque chose que l'on n'explique pas bien ; les femmes paraissent plus minces, plus allongées, moins volumineuses. Nous nous étions si habituées aux énormes manches, qu'il nous faudra autant de temps avant de refaire nos yeux aux nouvelles transformations qu'il nous

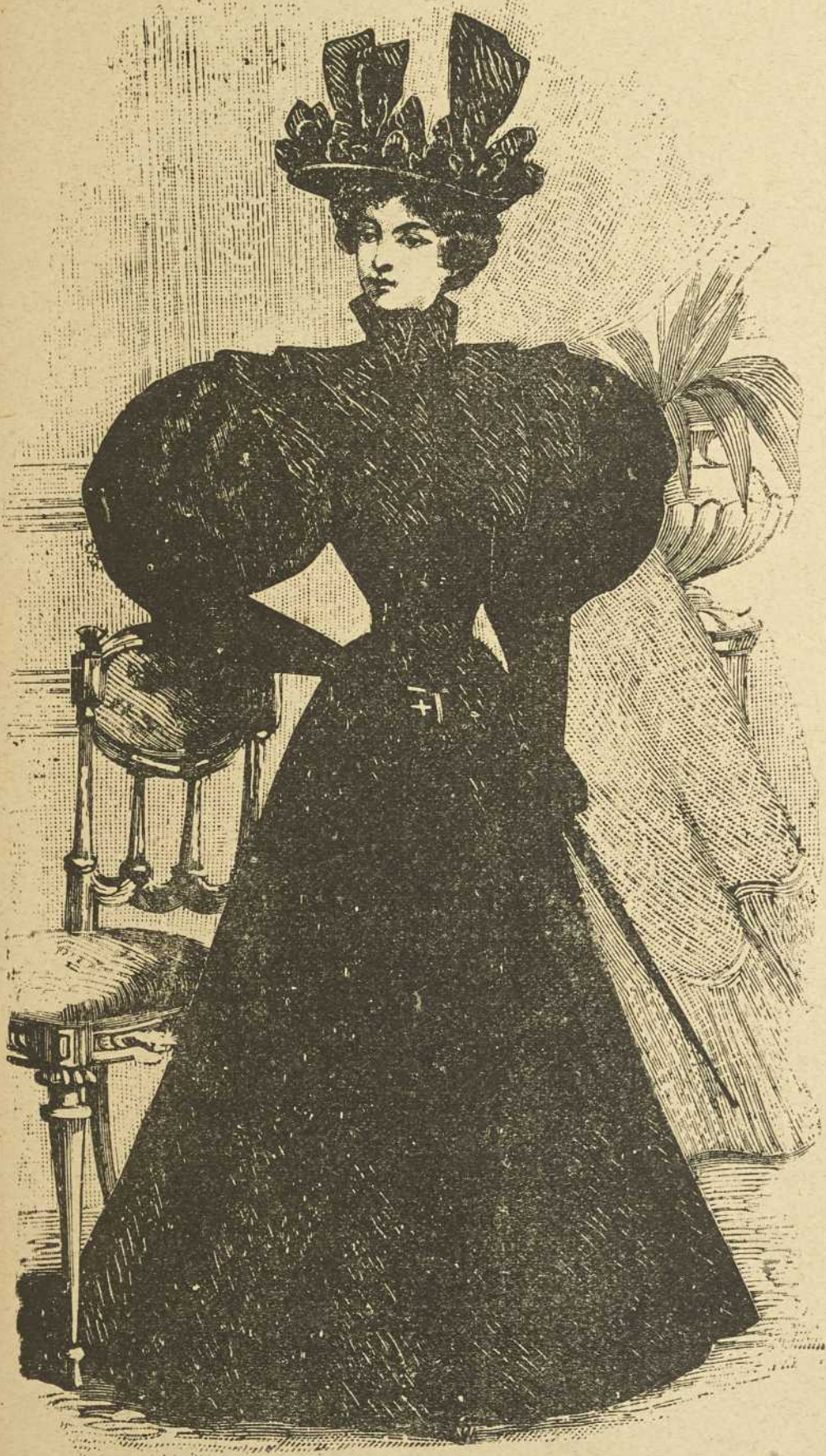


Fig 1

en a fallu pour les accepter. Mais autant on se découvre et l'on dégarnit ses corsages pour l'intérieur des appartements bien chauffés, autant on prend de précautions pour affronter l'air extérieur. Pour cela les grandes mantes sont devenues indispensables, et l'étoffe absolument préférée est le tissu des Pyrénées, le plus chaud de tous ceux qui nous ont été présentés cet hiver. Ce tissu, excessivement souple, moelleux et chaud, offre tous les

avantages et toutes les garanties pour les toilettes modernes. Très léger, il n'appuie ni sur les manches ni sur la jupe, et l'on ne s'aperçoit de son contact que par le bien être qu'il apporte. Beaucoup, presque toutes même, de ces mantes, se font à capuchon doublé de soie, et les femmes frioleuses doublent même toute la mante que l'on rapproche légèrement du corps par une ceinture intérieure, attachée seulement derrière et venant se nouer en dessous sur le devant ; une agrafe de vieil argent ou un nœud de ruban l'attachent bien fermée à l'encolure. On fait aussi en ce moment des robes de chambre et des matinées avec le tissu des Pyrénées dont toutes les couleurs peuvent être exploitées par la coquetterie féminine.

Lorsque l'on veut des mantes moins chaudes et plus élégantes seulement on se sert toujours du velours, du satin, de la peluche, du drap, le tout brodé et rebrodé d'appliques de passementerie, de soutaches, de perles, de tout ce qui peut donner du brillant et de l'attrait à la vue.

Le mélange de pékinage de blanc et de noir semble vouloir continuer plus que jamais ; cela est fort joli mais me semble appeler quelque couleur un peu plus éclatante et plus claire, afin de lui ôter son apparence de tristesse. Ainsi, sur une robe de ce genre, il me semblera charmant de mettre une ceinture drapée ou suisse en satin rose, bleu clair ou paille. Ce sera aussi jeune et charmant. Avec les toilettes de tons très clairs, il sera bien, au contraire, de mettre des ornements un peu plus foncés. La mode des manches dissemblables au corsage continue toujours à être acceptée, et même recherchée ; elle est si commode, et on peut même dire si jolie, que nous devons espérer qu'elle durera longtemps encore.

Du reste, manches et corsage peuvent aussi fort bien se ressembler et n'être en rien semblables à la jupe, pour laquelle, je l'ai déjà dit, le satin et le surah noir ont, l'un et l'autre, une très grande vogue. — Les chapeaux subiront aussi un peu les mêmes exigences ; c'est-à-dire que les chapeaux aux nuances claires se portent beaucoup avec les toilettes foncées, tandis que les toilettes très claires, surtout lorsqu'il s'agit d'une toilette un peu habillée, appellent de préférence les chapeaux noirs, soit en feutre, soit en velours, soit en passementerie, coques de ruban ou tulle perlé.

Aperçu quelques jolis chapeaux pour jeunes filles ; les chapeaux Sapho surtout tiennent la tête, la forme canotier est en paille, garnie de coques en crêpon gaufré, artistement disposé. Sur le côté gauche un piquet de plumes fantaisie assorties à la forme ; crêpon au choix ; rose, ciel, crème, noir, tabac, marine, paille et rouge. La forme ainsi que les plumes se font en noir, or, paille, tabac et marine.

A signaler aussi la capote Aïda pour dames ; forme en paille fantaisie garnie devant de trois gros bouquets de violettes. Le bord formé par une coquille de même paille que le fond. Derrière, une aigrette en jais fin accompagne un nœud de dentelle noire. Brides étroites en velours noir à envers satin. La paille au choix est noir ou tabac. Les violettes en teintes naturelles ou blanches, peuvent être remplacées par du coucou jaune, rose, rubis, mauve ou grenat.

Enfin je vous parlerai du toquet Rip pour jeunes femmes et jeunes filles. La forme, en paille tressée, est ornée devant de deux bouquets de violettes. De celui de gauche s'échappe une aigrette en feuillage vert très fin.

Derrière, cache-peigne de violettes accompagné d'un nœud en large ruban Pompadour, s'élevant en coques droites.

La paille est noire, or ou tabac ; les fleurs comme pour la capote Aïda.

Vu une fort jolie robe de deuil en vigogne noire et crêpe anglais. — Jupe ronde bordée d'un biais, garnie de pointes partant de la taille, corsage court avec col, revers en crêpe, col droit rabattu. Jockeys sur le haut des manches. Manche d'une seule pièce unie. Chapeau de crêpe. (Fig. 1)

Pour terminer, je vous adresse les instructions pour confectionner un joli panier orné de broderies, que j'ai remarqué dans mes excursions. Voici en quoi il consiste : Les parois de côté de ce panier, fait en osier, sont ornées d'une garniture en drap crème, brodée, découpée en courbes ; l'anse est ornée de peluche mordorée. La garniture en drap clair, ornée de petites boules en bois, recouvertes en soie vert foncé, se compose d'une bande ayant

$3\frac{1}{2}$ pouces de largeur, 10 pouces de longueur, sur laquelle on reporte le dessin à 4 pouces de distance de l'un des côtés transversaux. On coud, sur les motifs en forme de rubans, du lacet de soie étroit, bleu pâle, avec des points de couture croisés, faits en soie brune ; on borde avec des fils d'or, fixés par des points transversaux en soie jaune. Le remplissage au passé de ces motifs est fait en soie blanche, le bord au point de cordonnet en soie noire, les brins tendus et les points de fantaisie en soie rouge-foncé et blanche ; le motif de feuilles pointu est encadré avec des fils d'or et de la soie noire ; on le remplit avec de la soie vert olive et jaune bronze. Le bord supérieur de la garniture est couvert par un galon de bouclettes fait en étroites lanières de drap olive ; le bout non brodé de la garniture est disposé en une rosace, dans laquelle on fixe un gland en mêmes lanières de drap. L'anse est ornée de petits glands ; on couvre le fond du panier avec un morceau de carton recouvert en drap olive.

VICOMTESSE D'AULNAY.



DOUX SOUVENIRS



Oncle Penoute.—Te souviens-tu, Josette, qu'il y a aujourd'hui quarante huit ans ?...
Tante Josette.—... Et le lendemain, le jour de Pâques, j'étrénnais une robe rose... t'en souviens tu ?..

DEVINETTE



—Maman ! Un vilain chien mouillé qui vient de se secouer sur moi !
—Un chien ! Où est-il donc ?

Emaux et Camées

PETITS CHEFS - D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

LVII

LECTURE

Egarons-nous, dans la nuit brune, Vers le pays des songes bleus. Vers les lointains des clairs de lune Tous deux.	Au toucher de ta lèvre fine, Tous mes soucis noirs s'en iront, Je veux poser sur ta poitrine, Mon cœur.
--	--

Allons ma blonde aux yeux de rêve, Près de la mer tu dormiras, Ayant pour hamac sur les grèves Mes bras.	Et le trésor que je réclame, C'est ton amour, douce liqueur, Et c'est, pour y noyer mon âme, Ton cœur.
---	---

ANDRÉE GERMANE.

Usages du Monde

COMMENT ON MANGE

(Suite)

Quand on mange des cerises ou tout autre fruit à noyau ne se découpant pas, il ne faut pas cracher ses noyaux dans l'assiette, ni les recueillir avec la main pour les y déposer, mais approcher la cuillère à dessert de sa bouche, y déposer le noyau avec les lèvres et, de là, remettre le noyau dans l'assiette.

Si l'on venait à laisser tomber couteau ou fourchette, il faudrait redemander un autre couvert au domestique. Si l'on craignait qu'il n'y eût pas de couvert de rechange, on se bornerait à ramasser l'objet tombé, et à l'essuyer à l'aide d'un peu de mie de pain, qu'on déposerait sur le bord de son assiette.

Ne jamais boire dans sa soucoupe. Y déposer, toujours, la cuillère à thé ou à café de crainte d'accident.

Rien n'est plus impoli que de tourner le dos à un voisin pour parler plus aisément à l'autre ; il faut se tenir droit, face à la table, inclinant seulement son visage à droite ou à gauche.

Rien d'aussi sot que de refuser d'un plat qu'on vous offre en expliquant "qu'il ne vous réussit pas." Remerciez simplement sans rien ajouter et les maîtres du logis n'insisteront pas. Si vous avez un voisin de table ennuyeux, prenez votre mal en patience, un dîner est bientôt passé et cela ne vous dispense aucunement d'être poli avec lui. Parlez lui de choses à sa portée paraissant l'intéresser, vous vous distrairez en même temps.

Ne commettez pas la maladresse d'aller dans le monde, si vous êtes enrhumé du cerveau. Néanmoins comme il arrive qu'on éprouve le besoin de se moucher étant à table et qui faut éviter de gêner autrui, on tirera son mouchoir de sa poche furtivement et on s'en servira doucement et sans bruit de manière à n'éveiller aucune idée désagréable chez vos voisins.

Ne vous retournez pas pour vous moucher et surtout n'examinez pas l'ourlet du mouchoir pour en trouver le bon côté. Ce sont des impairs qui vous feraient immédiatement coter dans le monde.

Le même respect des autres et de soi-même empêcheront

les convives de sucer leurs dents avec l'intention bien évidente de les débarrasser des particules de nourriture pouvant y adhérer et de se pourlécher comme un chat gourmand.

Résumons ; en présence non seulement d'un étranger mais d'un ami, parent, femme, enfant même, on doit assez veiller sur soi-même pour ne jamais étaler, au grand jour, ces petites misères humaines.

BLANCHE DE SAVIGNY.

Société Artistique Canadienne

La Société a remporté un magnifique succès lundi, avec le concert qu'elle a organisé au Monument National pour produire en public les élèves de ses cours.

C'est, pour les habiles et dévoués professeurs qui se sont consacrés à cette œuvre, la plus belle récompense qu'ils étaient en droit d'attendre et le public ne leur a pas marchandé, sous forme d'applaudissements, tout l'intérêt qu'il prenait à l'œuvre du Conservatoire du Musique et le plaisir que lui faisaient éprouver les succès des jeunes artistes formés en un si court délai.

La Société Artistique Canadienne ne devra pas s'arrêter sur ce succès et elle cherchera, nous en sommes persuadés, les occasions de mettre en contact avec le public, ses élèves, ses professeurs et les habiles méthodes qui leur ont procuré un aussi étonnant résultat.

C'est le 26 qu'a lieu la deuxième distribution spéciale, à la Salle St-Joseph, avec un prix capital de \$5000 et les billets à 50c. Il est certain que cette distribution extraordinaire rencontrera la même faveur que la précédente, permettant ainsi à la Société Artistique Canadienne de faire le nécessaire pour augmenter, si cela est possible encore, l'intérêt de ses cours.

IL LE REGRETTERA TOUTE SA VIE

Un vieil écossais, après avoir passé de nombreuses années aux colonies, s'en revient au pays natal. Il rencontre un de ses amis d'enfance et naturellement la conversation se porte sur les jours d'autrefois et leurs connaissances mutuelles.

Dans le cours de la conversation, le nouvel arrivant demande des nouvelles d'un certain Geordie McKay.

—Il y a longtemps qu'il est mort, répondit l'ami, et je le regretterai toute ma vie.

—Il faut donc que vous l'ayez beaucoup aimé ?

—Non, non ! ce n'est pas tout-à-fait ça ; mais, j'ai épousé sa veuve.

UNE VOLAILLE PROFITABLE

Maîtresse de pension (au marchand).—Pouvez-vous recommander cette volaille ?

Le marchand.—Oui, madame, en toute conscience. Avec un peu de précaution, vous en avez pour quinze jours.

SON SEUL PATRIMOINE

Henri.—Je ne puis vous offrir une fortune, Marie ; mon intelligence est le seul bien que je possède.

Marie.—Mon cher Henri, si vous n'avez que cela à m'offrir, j'ai bien peur que papa ne consente jamais à notre union.

ECHOS DE PAQUES



Leur entrée dans le monde.

Si vous Toussez, prenez LE BAUME RHUMAL.

25 cts la bouteille, en vente partout



Notre gracieux confrère, Mme Dandurand, demandait que chacun de nous mit la main à la pâte afin de débarrasser Montréal des amas de neige qui déshonorent nos rues. Son appel a été entendu, et avec l'aide de la publicité du SAMEDI, nul doute que les messieurs que représente notre dessin, ne fassent bientôt place nette. En avant Saint-Georges! Noblesse oblige.

SOMMEIL

Etends ton voile, ô nuit et verse sur le monde
Les pavots enchanteurs d'un tranquille sommeil
A tous les cœurs meurtris, donne la paix profonde
De l'oubli, jusques au réveil —

Que tout se taise et si le zéphyr continue
Aux feuilles ses baisers, qu'il les donne si bas,
Si bas que les oiseaux sur la branche touffue
Même, ne les entendent pas!

EDMOND REISSER.

L'AGE DES PAPES

Le 2 mars dernier le Pape Léon XIII est entré dans la dix-neuvième année de son pontificat et dans la quatre-vingt-septième année de sa vie, dépassant ainsi de beaucoup la moyenne de l'âge et du règne de ses prédécesseurs.

Sur les 263 papes qui ont régné, 11 seulement ont régné plus de 17 ans et, depuis l'année 1378, date de la fin du schisme d'Avignon, 16 seulement ont vécu plus de 80 ans. Le dernier de ces octogénaires fut Grégoire XVI, qui mourut en 1846 âgé de 80 ans et 4 mois. Les autres sont Grégoire XII, Caliste II et Benoît XIII, qui atteignirent 81 ans; Alexandre VIII et Pie VI, qui dépassèrent 82 ans; Grégoire XIII et Innocent X, Benoît XIV, et Pie VII, qui parvinrent à 83 ans; Paul III à 84 ans; Pie IX, Clément X et Clément XIII à 85 ans.

Les Papes qui atteignirent le plus grand âge sont Clément XI, qui dépassa 92 ans, et Paul IV qui, devenu Pape à 89 ans, vécut jusqu'à 93.

Une tradition religieuse voulait qu'aucun Souverain Pontife ne régnât plus de 25 ans. Cette croyance a été démentie par Pie IX, qui a occupé le trône pontifical pendant 32 ans.

Quant à S. S. Léon XIII, une prophétie de son jeune âge lui a prédit qu'il dépasserait 90 ans.

PARC AMHERST

Il est certainement admis par tout le monde qu'un des plus beaux quartiers de Montréal, pouvant être habité en toute saison, c'est celui dit du Parc Amherst auquel conduisent les chars de la rue St-Denis et de St-Henri.

Il ne reste plus que quelques uns des beaux lots (\$70 à \$100) qui ont

été livrés au public et il faut se hâter de faire son choix avant que les prix soient augmentés. Il y a, à proximité, église, écoles, l'accès en est facile, les conditions d'achat ultra-libérales, le site est sec et salubre. Prenez, dimanche les chars de la rue St-Denis et venez en juger par vous-même.

DEVINETTE



—Un homme a fait du bruit dans l'établissement et tous les consommateurs se disputent et se battent.

—Où est donc cet homme?

—Là! le voilà qui se sauve!

LE BAUME RHUMAL guérit les Rhumes obstinés, le Croup, la Coqueluche, la Consommation, etc., etc. 25 cts, en vente partout

TOUT LE MONDE S'AMUSE



AU COCHON

Oui tout est bon en toi : Chair, graisse, muscles, tripes.
On t'aime galantine ; on t'adore boudin.
Ton pied, dont une sainte a conservé le type,
Empruntant son arôme au sol périgourdin,
Eût reconcilié Socrate avec Xantippe.
Ton filet qu'embellit le cornichon badin,
Forme le déjeuner de l'humble citadin,
Et tu passes avant l'oie au frère Philippe.

Mérites précieux et de tous reconnus :
Morceaux marqués d'avance, innombrables charmes !
Philosophe indolent qui mange, et que l'on mange !

Comme dans notre orgueil nous sommes bien venus
A vouloir, n'est-ce pas ? te reprocher ta fange ?
Adorable cochon, animal-roi ! — Cher ange !

CHARLES MONSELET.

VISION DE PAQUES

Pâques !...

Dans la gothique cathédrale, les voûtes aux profondeurs d'ombre, aux vastitudes étranges, s'élèvent tout à coup en fusées de flamboyant, pour se briser en ramifications d'ogives, multipliant les songeries, s'auroyant en surprises de rosaces, étonnant d'une impression d'écrasement grandiose qui fait, sans presque y penser, fléchir les membres aux agenouillements, tandis que la tête, haussant le front aux envolées des nefs, poursuit le rêve de l'homme !

Pâques !...

Les orgues rugissent, foudroyantes et plaintives tour à tour, grondeuses ou frémissantes de pitié, enveloppant d'abord de leurs mystiques harmonies les voûtes en leur ensemble, pour leur faire gravir ensuite les sommets le long des balustrades, l'arrêtant aux corniches, pour la relancer plus haut, plus haut encore, toujours plus haut, jusqu'aux vitraux des ogives, jusqu'aux clefs dorées des arcatures.

Pâques !...

L'encens énervant accompagne la prière de son souffle, embaumeur, lourd et têtue.

La lampe sacrée brûle de tous les ors brûlants de son métal poli. L'ampleur des sons et le piquant des parfums remue les nerfs surtendus, et l'homme, abîmé devant l'infini, ne peut détacher sa vue des rutilances du flambeau, restant inanimé, presque en extase, même après la cessation de tous bruits, de tous sons et de tous parfums.

Pâques !...

La nuit tombe lentement, lentement, en lourdes masses d'ombres, chassant les frémissements ensoleillés des rosaces, sous les opaques ténèbres ou s'enlisent les arêtes vives des architraves, des voûtes, des entablements élançés, fondues en un vague empatement.

Pâques !...

Mais la lampe du sanctuaire, œil de feu toujours veillant le tabernacle, luit, plus vive encore sous l'ombre, en l'espace tendu, et l'homme, les yeux agrandis, dilatés, brillants d'une lueur surhumaine, voit s'éployer, au dessus de l'autel, l'image, nimbée d'au delà, d'une suave et troublante apparition du Sauveur du monde, apparition irisée d'un éclat paradisiaque.

SILVIO.

Une dame envoie sa bonne porter une lettre à la poste, en lui recommandant de l'affranchir.

— Vous avez bien mis la lettre dans la boîte ? lui dit-elle au retour.

— Oui, Madame, avec les trois sous.

L'ENFANT NE PENSAIT QU'AUX POMMES

C'était un dimanche. Maman se décide à emmener avec elle, à la messe de huit heures, mon petit frère, qui venait d'avoir ses quatre ans. Malheureusement, la veille, son parrain lui avait envoyé pour le jour de sa fête, un panier rempli des plus beaux fruits de la saison et il l'avait vu. Tout marcha comme sur des roulettes, jusqu'à ce que le prêtre fit son apparition en chaire et commença son sermon. C'en était trop pour l'enfant, qui pensait toujours à ses pommes. Se penchant du côté de maman, il s'écria de sa voix fraîche, assez fort pour être entendu partout dans l'église :

— Maman, ne penses-tu pas que nous ferions mieux de nous en aller ? Petite sœur est si gourmande, que si nous ne partons pas de suite, il ne restera pas une seule pomme !

PAS DE TABAC, PAS DE PLACE

— Tu tiens absolument à entrer à mon service ?

— Oui, monsieur.

— Fumes-tu ?

— Non, monsieur.

— En ce cas tu ne fais pas mon affaire. Je ne veux pas avoir d'employé auquel je ne puisse emprunter une pipe de tabac de temps à autre.

THEATRE - ROYAL

"ON THE MISSISSIPPI"

Tel est le titre de la pièce qui est jouée au Théâtre-Royal cette semaine; cette pièce a été écrite sur le vif de la vie du Sud, immédiatement après la guerre. M. W. Haworth, l'auteur, a fait cette pièce sur les scènes émouvantes qui se passaient sur la rivière Mississippi et il a rattaché tout cela ensemble pour en faire une peinture romanesque de la vie réelle. Nous y voyons des maisons de jeu de la Nouvelle-Orléans, les opérations historiques de Klu Klux Klan, et la simplicité des montagnards de l'est du Tennessee. Les incidents comiques sont tirés des vrais types du Sud, avec l'humour national. Cinq actes et neuf tableaux complets et différents offrent aux artistes une opportunité très rare dans les pièces modernes. Les scènes sont très belles. On y voit la montagne sur laquelle est la maison de l'héroïne de la pièce et une vue du grand range Weldon. Le mardi gras tel qu'il se passe dans le sud ; les vieux bateaux à vapeur du temps ; la fameuse levée de la Nouvelle-Orléans. Pour représenter cette pièce il faut 50 artistes, parmi lesquels nous comptons : Robert McWade, Jr., J. J. Farrell, Alfred Beverly, Wilson Deal, Henry Hanscombe, Esther Moore, Valerie Bergère et Josie Sisson.

Nous ne pouvons qu'encourager nos lecteurs à assister à cette magnifique représentation.

BÉTISIANA



Lui. — Notre ami Gaspard aurait dépensé sa fortune dans un an, si sa femme ne l'en avait pas empêché.
Elle. — Comment s'y est-elle donc pris ?
Lui. — Elle l'a dépensée elle-même !

Elle n'en était plus à ses débuts, ayant déjà exposé au Salon des toiles très remarquées. Bien qu'elle appartint à une famille occupant un haut rang dans l'aristocratie de son pays, elle travaillait non en amateur, mais en artiste éprise de son art et désireuse de gloire. Originnaire de l'Ukraine, elle apportait, dans sa façon de peindre, cette recherche consciencieuse du détail exact, en même temps que cette fougue mélancolique et cette poésie qui

sont dans le tempérament Petit-Russien.

L'œuvre ébauchée l'absorbait tout entière; elle essayait d'y mettre un peu de cette effervescence printanière répandue tout autour

d'elle : le montant de la sève qui gonfle l'écorce et lustre les feuilles nouvelles, la hâtive poussée des fleurs jaunes qui éclatent dans l'herbe comme de petits soleils, la grisante odeur de renouveau qui se dégage de la terre et des plantes. Elle peignait avec acharnement, avec passion, comme si elle eût craint de n'avoir pas le temps de finir. Chaque matin, elle était à sa place au milieu du clos, bravant le hâle, les giboulées et les traîtreux retours de froidure qui la faisaient tousser, oubliant parfois, dans son emportement de travail, de manger le déjeuner qu'elle avait apporté.

Les gens du clos admiraient ce labeur obstiné. En la voyant peindre, tête nue, les pieds dans la rosée, une blouse d'atelier passée sur sa robe grise, ils la croyaient, comme eux, de condition modeste et obligée de besogner pour gagner le pain quotidien. Et ils s'étaient pris d'un intérêt affectueux pour cette jeune fille si courageuse et si amoureuse de son métier.

La ménagère lui apportait des bols de lait chaud qu'elle la forçait de boire pour se reconforter; les enfants venaient jouer près d'elle pendant les heures des repos; même l'horticulteur, ayant appris que certains arbustes la gênaient pour établir la perspective de son "fond", n'avait pas hésité à les abattre.

Et c'était touchant de voir cet homme, d'ordinaire si positif et si ménager de son bien, sacrifier de bonne grâce ses jeunes arbres pour satisfaire un désir d'artiste.

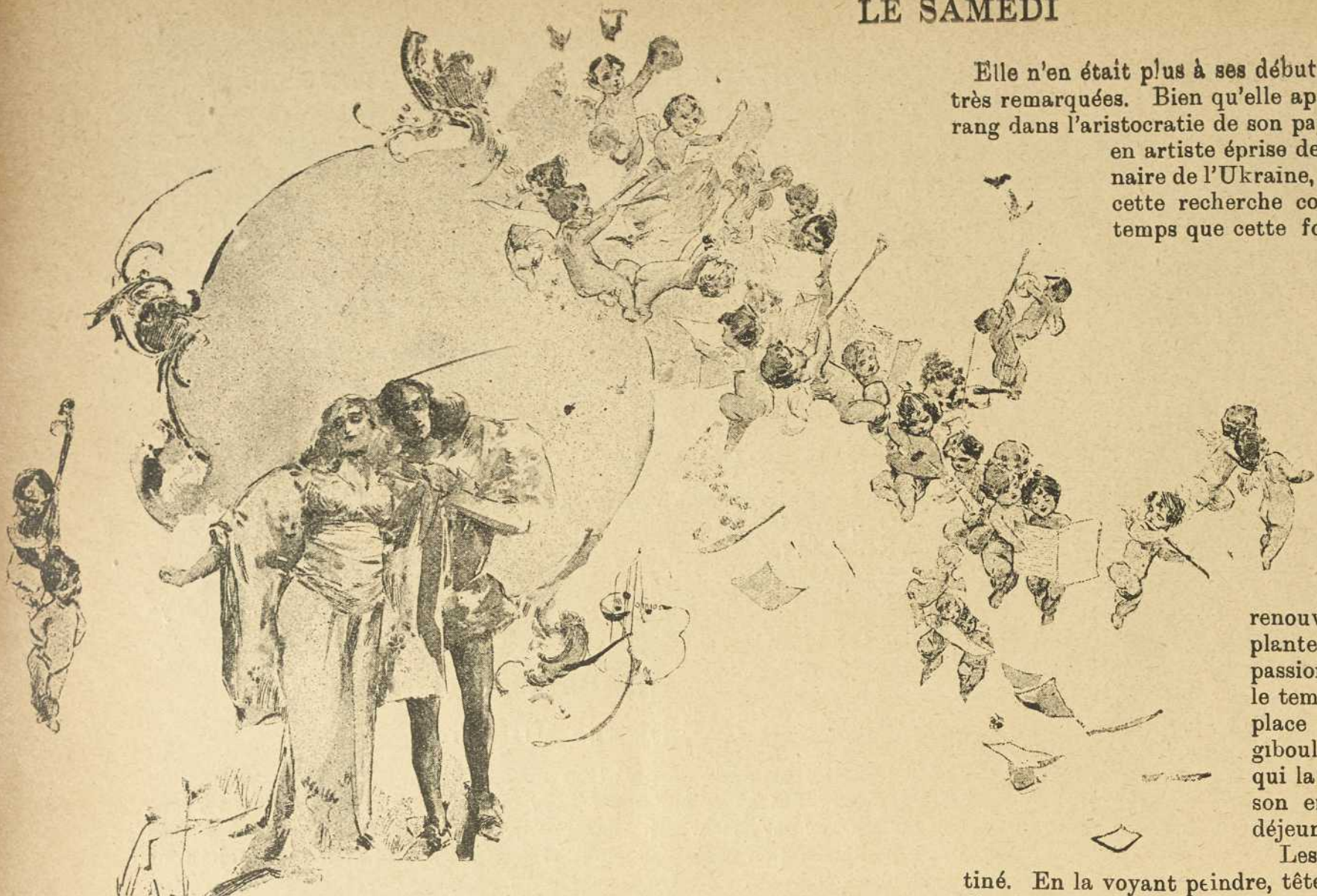
Peu à peu une cordiale intimité s'établissait entre eux, et plus d'une fois, au repas de midi, Moussia avait été invitée à partager la soupe aux choux et le petit salé qui composaient le dîner de la famille.

Elle prenait le cœur de ces braves gens par sa familiarité bonne enfant, par son enthousiasme et par les saillies de son esprit primeautier. Dans la vie casanière, méthodique et peu mouvementée de ces campagnards, la venue de cette blonde et belle personne aux yeux bleus si lumineux, qui riait d'un rire si franc et qui aimait tant leur pommier, prenait les proportions d'un événement historique. Une tendre et amicale habitude les attachait à elle. Il leur semblait qu'elle faisait presque partie de leur clos, au même titre que les abeilles du rucher et les pensées des plates-bandes.

Cependant, le tableau avançait. La paysanne, assise au pied de l'arbre, venait très bien; il n'y avait plus que les bras et les mains à finir. La famille, rassemblée autour de la toile, déclarait d'une seule voix que la ressemblance du pommier était frappante et qu'en tendant la main on pourrait censément cueillir les fleurs peintes sur la toile.

Un soir, Moussia emporta le tableau pour le montrer à des amis, et partit en promettant de revenir bientôt pour terminer sur place certains détails de paysage. On l'attendit en vain. Les jours se passèrent; les uns après les autres, les fleurs du pommier s'éparpillèrent dans l'herbe comme un vol de papillons blancs; mais Moussia ne revint plus peindre dans l'allée du clos.

A sa place, les horticulteurs virent, au bout d'une quinzaine, arriver un paquet soigneusement ficelé et une lettre. Le paquet contenait un coupon de faille noire dont la soie épaisse se tenait toute droite. Dans la lettre,



VIOLETTES ET ROSES

I

Chef-d'œuvre de quelque vannier
Tresseur de joncs, monteur de cages,
C'était un tout petit panier
Plein de violettes sauvages.

Tu me disais le vieux chemin
Et les murailles crevassées
Où tu les avais, brin à brin,
Par un jour d'avril ramassées.

Une autre fois, c'était en juin,
Et cette fois c'étaient des roses,
Elles venaient de ton jardin,
Roses rouges et roses roses.

II

Les hivers sont venus depuis,
Leur glace est encore à nos portes,
Et tous les rosiers sont détruits,
Et nos violettes sont mortes!

C'est pourquoi je n'attends plus rien
Des floraisons qui vont éclore;
Mais, je m'en consolerais bien
Si je pouvais revoir encore.

Les violettes de tes yeux
Me sourire à l'ombre des branches,
Et, sur ton sein libre et joyeux,
L'éclat de tes deux roses blanches.

CHARLES FREMINE.

LE POMMIER DE PAQUES

Dans le salon familial, sous le voile de crêpe blanc recouvrant les photographies de la jeune morte, je vis un soir trois pommes récemment cueillies, parées encore d'un bouquet de feuilles vertes. Ces fruits d'aspect p'ébéien, à la peau tachée de jaunes brunissures, semblaient dépaysés au milieu des tableaux et des bibelots rares encombrant ce salon aristocratique aux épaisses tentures. Cela détonnait si étrangement que la mère en deuil, devançant la question qu'elle lisait dans mes yeux surpris, dit en me désignant un tableau placé au fond de la pièce :

— Ces fruits viennent du pommier que vous voyez là, dans la dernière toile peinte par Moussia.

Et c'est ainsi que je connus cette histoire du pommier, si intimement liée à celle de la jeune artiste morte à vingt-quatre ans.

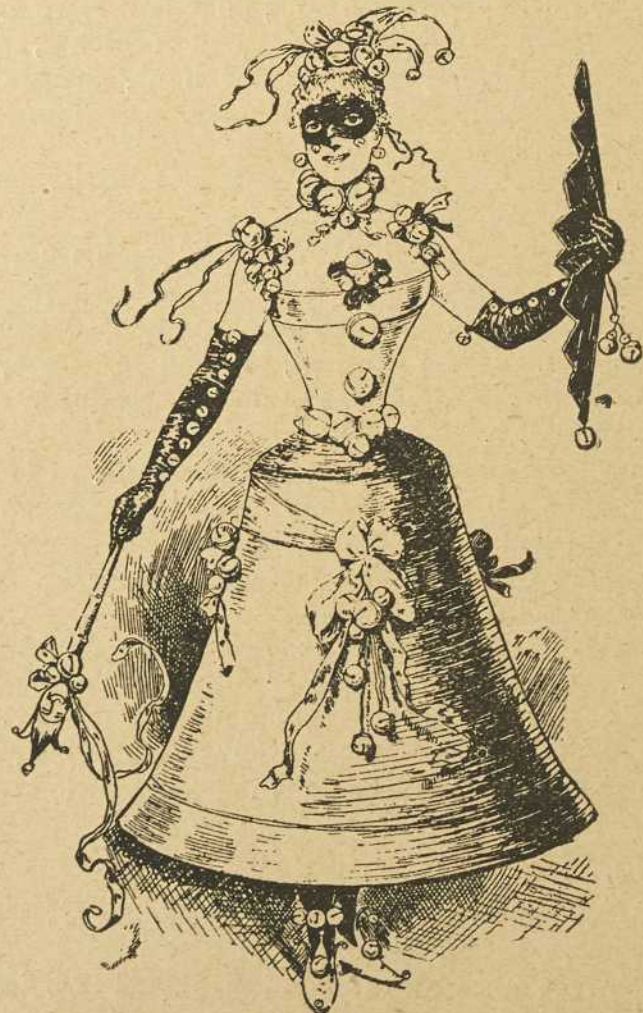
Au commencement du printemps de 189., Moussia projetant de peindre pour le Salon de l'année suivante une paysanne assise en plein air, passait des journées à chercher dans la banlieue un paysage à souhait pour y placer son modèle.

Le matin de Pâques, aux environs de Sèvres, elle arriva près d'un clos entouré de palissades. Au-delà de la barrière à claire-voie, une allée herbeuse s'enfonçait dans une saulaie dont les feuilles vertes encore mal dépliées laissaient tomber à plein le soleil sur les vivaces broussailles du sol. A moitié de l'allée, un pommier épanouissait dans la lumière ses floraisons blanches et roses. Le taillis vert cendré, le pommier robuste étalant libéralement ses branches fleuries, l'herbe drue, tout cela était d'une harmonie tendre, fraîche et réveillante comme le printemps lui-même, et tout cela émut Moussia qui s'écria : "Voilà le motif cherché!"

Poussant la barrière, elle se dirigea vers la maison d'habitation, séparée du verger par un jardin peuplé de ruches, et demanda à parler au propriétaire. Celui-ci, un de ces horticulteurs qui approvisionnent le marché parisien de leurs fleurs et de leurs fruits, intelligent, chargé de famille et piochant dur, "faisait" des pensées et du miel. La demande de cette jeune fille aux grands yeux bleus expressifs, à l'air ouvert et enthousiaste, le flatta. Il aimait les arbres, et l'admiration d'un peintre pour "son" pommier chatouillait doucement son amour propre. Moussia obtint facilement la permission de s'installer dans le clos, et deux jours après elle se mettait au travail.

Elle arrivait de bonne heure par le tramway, — accompagnée du modèle portant dans un sac de voyage le déjeuner commun; elle grimpe rapidement la rampe qui mène à l'ancienne Manufacture et commençait vivement sa besogne.

JOYEUX GRELOTS



"Bell" de Pâques.

GRANDEUR ET DÉCADENCE



Aujourd'hui.



Demain.

Moussia expliquait qu'un gros rhume la retenait à la maison, et pria la femme du fleuriste d'accepter cette robe en remerciement de sa bonne hospitalité.

Ce fut pour ces braves gens un crève-cœur et une pénible déception. Ce qu'ils avaient fait pour l'artiste, ils l'avaient fait de bonne amitié et parce que son jeune enthousiasme les intéressait ; mais l'envoi de cette robe, qui coûtait au moins vingt francs le mètre, les mortifiait. Ils trouvaient le cadeau hors de proportion avec le service rendu et cela les froissait dans leur amour-propre.

La famille tint conseil et il fut décidé qu'on reporterait le coupon de soie à celle qui l'avait expédié ; les fleuristes avait appris par le livret du Salon l'adresse de Moussia, et un jour qu'ils allaient aux Halles, ils s'arrêtèrent dans l'avenue de Villiers où habitait l'artiste.

D'abord, ils hésitèrent à entrer, craignant de s'être trompés, et un peu interloqués de voir que cette jeune fille aux façons si simples, qu'ils avaient prise pour une artiste obligée de vivre de son travail, habitait un si confortable hôtel. Ils sonnèrent néanmoins. Un domestique en livrée vint leur ouvrir et, après qu'ils se furent nommés, les introduisit dans un salon dont le luxueux ameublement acheva de les intimider.

Ils trouvèrent Moussia couchée sur une chaise longue, enveloppée dans un ample peignoir de peluche blanche sur lequel moutonnaient ses blonds cheveux défaits. Elle avait maigri, elle était très pâle, et, dans cette pâleur malade, ses yeux encore agrandis brillaient d'une lueur phosphorescente. En apercevant ses amis les jardiniers, elle poussa une joyeuse exclamation et, se soulevant avec peine, leur tendit sa main émaciée :

— Je suis heureuse de vous voir, dit-elle en toussant presque entre chaque mot ; il ne faut pas m'en vouloir de n'être pas allée vous remercier... On me défend de sortir... Il paraît que je me suis surmenée pour finir mon tableau et que j'ai pris froid dans l'herbe... Me voilà clouée ici pour quelque temps.

Le mari et la femme la regardaient avec stupeur ; elle leur faisait peine tant elle était changée, et maintenant l'horticulteur tournait le paquet d'étoffe entre ses doigts, sans oser le lui rendre.

— Nous ne vous en voulons pas, dit enfin la femme, puisque vous étiez souffrante... Tout de même, vous nous avez peiné en nous envoyant cette robe de soie... Ce que nous avons fait, c'était de bon cœur, et nous n'avions pas besoin d'un cadeau pour être heureux de vous avoir reçue chez nous... Alors, mon mari a décidé que nous vous rapporterions la robe...

— Non, c'est toi qui as voulu la rapporter ! interrompit le mari.

— Vous êtes tous deux de grands enfants ! s'écria Moussia en retrouvant son clair rire d'autrefois... Vous me feriez bien plus de peine en la refusant... Je veux, ajouta-t-elle en s'adressant à la jardinière, que vous la portiez en souvenir de moi... quand je ne serai plus de ce monde.

Et comme le mari et la femme se récriaient et protestaient qu'à son âge elle reprendrait bien vite le dessus :

— Non, répartit Moussia... Voyez vous, je crois que la chandelle est coupée en quatre et qu'elle brûle par tous les bouts... Je ne vivrai plus longtemps... Vous savez le proverbe : les enfants qui ont trop d'esprit !...

Elle essayait de rire, mais une buée humide couvrait ses prunelles bleues.

Et eux-mêmes, les jardiniers, en écoutant cette parole sifflante, coupée par des accès de toux, sentaient des larmes leur monter au yeux.

Moussia secoua la tête et changea la conversation.

— Et le pommier, demanda-t-elle, est-il toujours aussi beau ?

— Oh ! sûr que oui ! répondirent-ils ; les fleurs sont tombées, mais les fruits commencent à nouer, et il y a apparence que les pommes foisonneront... Il faudra venir en manger en septembre. Le bon air du plateau de Sèvres vous remettra tout à fait, mademoiselle !...

Elle secoua de nouveau la tête et se renversa sur les coussins, — épuisée et lasse d'avoir parlé.

Quand les jardiniers furent partis, elle ferma les yeux et songea au pommier qui se dressait là bas, dans l'allée herbeuse et fleurie du clos. — Il se portait bien, lui ! Un riche afflux de sève montait puissamment des nœuds de ses racines à la pointe de ses branches. Il étalait au soleil sa verdure et sa fécondité. Il se riait de la pluie et du vent, des nuits trop fraîches et des trop brûlants midis ; — tandis qu'elle, emprisonnée dans une chambre de malade, entourée des plus savants médecins de Paris, elle dépérissait chaque jour et sentait qu'elle ne passerait pas l'automne.

O misère ! elle était jeune, belle, riche, adorée, merveilleusement douée, et elle avait tant de choses à dire, tant de tableaux dans la tête !...

A la fin d'octobre, alors que sur le coteau de Sèvres, dans le clos blanchi par le premier givre, le robuste pommier abritait encore des rouges-gorges chanteurs sous ses dernières feuilles jaunies, les horticulteurs reçurent une lettre à bordure noire leur annonçant que Moussia était morte. Et les braves gens de la petite maison entourée de ruches pleurèrent tout bas cette adorable fille, qui, pendant un mois, avait été l'animation et la gaieté du clos campagnard...

Hélas ! dans le tourbillon tumultueux des grandes villes, une vie humaine qui s'éteint ne fait guère plus de bruit qu'une feuille sèche qui tombe. Après les étonnements émus des premiers jours, ce monde parisien, qui avait admiré, fêté et chanté Moussia, retourna à ses affaires ou à ses plaisirs. Trois femmes en deuil restèrent seules à pleurer dans l'hôtel de l'avenue de Villiers.

Le jour de Pâques de l'année suivante, tandis qu'ensevelies dans leur douleur elles se tenaient muettes au milieu du salon peuplé des reliques de la morte, on sonna à la porte et le domestique introduisit les jardiniers de Sèvres. Ils avaient fait toilette pour rendre cette visite. Le mari, sanglé dans sa redingote des dimanches, tournait gauchement son chapeau dans ses mains gantées de noir, et la femme s'était parée de son châle de noce, sous lequel elle dissimulait un paquet assez volumineux.

— Faites excuse, mesdames, commença le jardinier, si nous venons vous déranger. Nous n'avons pas voulu laisser passer cette saison sans vous dire que nous reparlons de la pauvre demoiselle, et à ce moment de l'année plus encore que jamais. Et, ma femme et moi, nous avons pensé à vous offrir quelque chose en souvenir d'elle...

En même temps, la femme soulevait son châle et en tirait une brassée de branches fleuries.

— C'est, reprit elle, les premières fleurs du pommier qu'elle avait peint, et nous vous les apportons... Elles vous diront mieux que nous ce que nous avons dans le cœur pour mademoiselle Moussia... Et, si vous le permettez, nous ferons toujours de même tant que l'arbre donnera des fleurs et des fruits...

Oh ! la bonté des cœurs simples !... Elle vaut mieux que toute l'éloquence des poètes et que tout l'or de la terre... Les jardiniers ont tenu parole, et c'est ainsi que l'image de Moussia est tous les ans, à Pâques, parée de fleurs roses ou de pommes mûres, fidèle et naïve offrande du vieux pommier à la jeune morte.

ANDRÉ THEURIET.

SIMPLE LETTRE

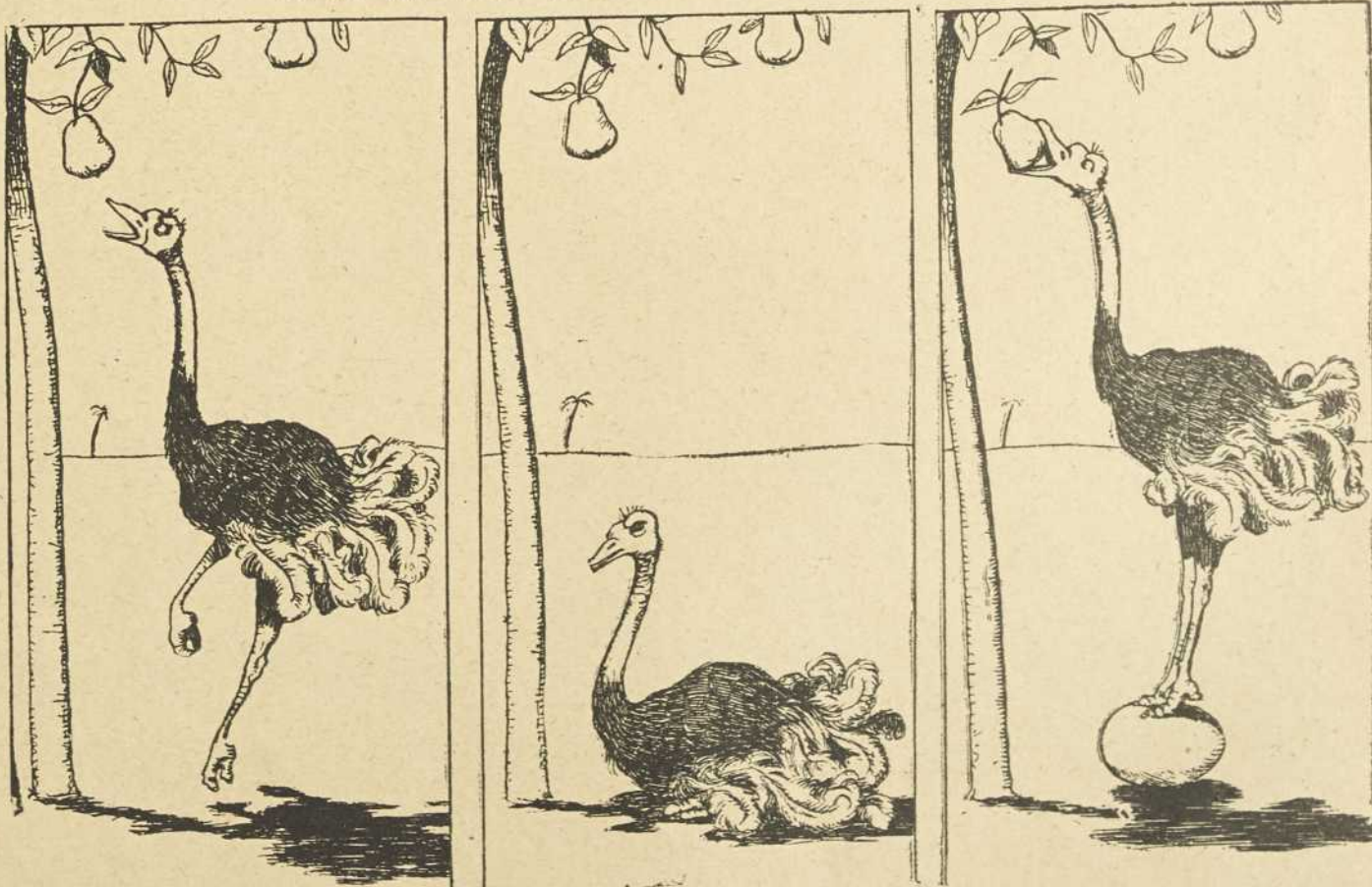
« Cher père, nous sommes tous bien et heureux. Le bébé grandit à vue d'œil et a beaucoup plus de bon sens qu'autrefois. Souhaitant que la même chose vous arrive, je suis pour la vie, votre fille affectionnée,

« Clara. »

Au lieu de ce sentiment de faiblesse et de lassitude, la Salsepareille d'Ayer vous donnera la force et l'énergie.

PAQUES AFRICAINES

OU NE CHERCHEZ QU'EN VOUS LES MOYENS DE PARVENIR



Légende sans paroles.

PAROLES
DE
MM LENEKA ET MATRAT

LES FOLIES AMOUREUSES

Opéra-comique en trois actes

MUSIQUE
DE
M. ÉMILE PESSARD

ENTR'ACTE

Allegro (♩ = 120) Mod^{to} assai (♩ = 69) *très légèrement*

PIANO *ff* *p*

Plus vite (♩ = 104) rit molto Mod^{to} assai (♩ = 69)

Plus vite (♩ = 104) *f p*

Un peu plus vite (♩ = 120)

pp *ff* *pp*

f *md.*

cresc. *f*

ff Rall. poco a poco. *dim.* Rall. molto

Mod^{to} assai (♩ = 69) a Tempo Plus vite (♩ = 104) Rit. molto

Mod^{to} assai (♩ = 69) Plus vite (♩ = 104) Un peu plus vite (♩ = 120)

perpendosi *ff*

LES CLOCHES

Paroles et musique de MAURICE ROLLINAT

CHANT

Lento

Les cloches de nos ba - si - li - ques

PIANO

Lento

pp Legato.

a Tempo.

S'esquivent tous les jeudis saints, Et vont à Ro-me par es - sains Ta - citurnes et symbo - li - ques. Quand leurs battants, à coups o -

- bli - ques Ont son-né de pieux tocsins, Les - cloches de nos ba - si - li - ques S'es - quivent tous les jeudis

saints Et dans leurs ro-bes métal - li - ques - à l'a - bri des re-gards malsains, En rang, comme des ca - pu

- cins, Et les s'en vont, mélanco - li - ques Les cloches de nos ba - si - li - ques.

Ral - len - ten - do.

pp sf diminuendo et rallentando molto.

32



SÉRÉNADE DE PAQUES

(Pour le SAMEDI)

Chantons le triomphe et chantons la gloire
Du Verbe Incarné vainqueur de la mort !
Chantez rossignols et toi sonne cor !
Vous vierges d'amour au gosier d'ivoire,
Jetez vos accords dans l'or des rayons !
Entonnez le chant de cette victoire ;
Dans les airs ravis narrez son histoire
Et sonnez en chœur, joyeux carillons !

Que les timbres d'or sonnent d'allégresse
Unissant leurs voix aux timbres d'argent !
Et que les échos sur l'aile du vent,
Apportant le bien, chassent la détresse !
Que l'amour d'un Dieu trace les sillons
D'un nouvel amour, ravivant l'ivresse,
Dans les cœurs ravis d'avoir sa tendresse,
Et sonnez encor, rians carillons !

O clochers en fête où naît l'harmonie,
Chantez, oui, chantez Jésus Roi des Rois,
Vainqueur triomphal, vainqueur par la Croix !
Sonnez le réveil et sonnez la vie,
A toute volée au quatre rayons
Du sol et du ciel, votre symphonie
Fera grand le cœur et l'âme ravie !
Et sonnez toujours, brillants carillons !

HENRY DESJARDINS.

Hull, avril 1896.

LE COUSIN PAUL

— Mon cousin Paul, dit Cloarec en nous présentant un grand beau garçon de vingt ans qui entrait comme chez lui.

— Mesieurs...

— Monsieur...

Il saluait sans embarras... Puis, tout de suite, se rapprochait du fauteur de Cloarec, dans un besoin de confiance.

— Dépêche-toi, prononça notre ami, combien est-ce aujourd'hui ?

Cousin Paul éclata de rire.

— Oh ! rien, à peine rien, un souffle, un rien, un petit billet de cinq cents... pour dîner et boire à ta santé... pas davantage... tu vois, je ne suis pas exigeant...

— Comment donc... c'est moi qui dois te remercier... Ah ! galopin, tu as de la chance d'être jeune... ! mais tu me mettras sur la paille... Tiens, voici la clé... tu sais, ne prends pas plus... moi aussi, je dîne ce soir...

Le jeune homme fit une pirouette, sortit de la salle à manger d'un air très satisfait qui semblait lui être habituel.

— Dis donc, Cloarec, fit l'un de nous, ton petit cousin a la carotte joyeuse... et facile ?

— Qu'est-ce que vous voulez, répondit notre hôte, avec un grand soupir, c'est un peu mon fils...

LA FÊTE DES ŒUFS



Le matin de Pâques dans une cour de ferme.

— Ah !...

Paul rentrait.

— J'ai, annonça-t-il... bonsoir, mon vieux... tu es la plus belle âme du siècle... J'ai divisé mon cœur en trois : Papa, maman, — et toi ! Je file... on m'attend... une blonde... un rêve !

— Va, va... et ne reviens pas avant huit jours...

— C'est long ! répliqua l'enfant ; et sur un grand salut à la société, il prenait la porte, s'esquivait, la poche pleine.

— Oui, reprit Cloarec, voilà un gamin qui me coûte cher... mais d'abord il est très gentil, il a vingt ans, et moi j'en ai quarante. Cela nous reporte loin ; ma tante, elle était bien jolie, jadis... Et lorsqu'elle épousa le frère de mon père, on se poussait sur les marches de l'église pour admirer les deux mariés... Ils étaient faits l'un pour l'autre. Elle, fine, blanche, lumineuse, et gracieuse ; lui, solide, énergique, très brun, très beau, l'œil dur, excepté quand il la regardait, elle.

J'étais un petit enfant, alors ; mais leur double image m'est restée au fond de la prunelle, comme une triomphale vision de ce que devrait être le mariage, l'accord parfait de deux créatures, librement donné dans un égal échange de jeunesse et de beauté...

De plus, ce qui ne gâte rien, chacun apportait au contrat des terres au soleil, une fortune assise et deux grands noms intacts. L'idéal, quoi !

Peu de temps après, je me trouvais orphelin, seul dans la vie ; aussitôt il vinrent les mains tendues et m'emportèrent. Je leur dois mon enfance heureuse et mon cœur consolé.

J'ai vécu chez eux, traité comme un fils ; et comme, après dix ans de mariage, ils restaient sans enfant, je passais tout doucement héritier présomptif des grands biens qu'ils avaient.

A dix huit ans, j'ai voyagé, d'ici, de là, vous le savez ; j'ai parcouru l'Europe, puis l'Asie, l'Amérique, j'ai touché les côtes d'Afrique, toujours séduit, hanté par les nouveaux paysages, les peuples inconnus et les longs océans miroités de soleil ou long glacés de lune.

Enfin, après mille aventures, un été, j'ai revu la France, et, sans crier gare, je suis tombé, un soir, dans un château de Bretagne, où mon oncle et ma tante vivaient sans grand souci, de juillet à novembre.

Pâques Dieu, mes amis, que je fus bien reçu !... avec des bras ouverts, des visages radieux, un peu mouillés de larmes, les bonnes, vous savez ; et je trouvai là joyeuse compagnie ; car, de temps immémorial, les Cloarec sont hospitaliers et traitent leurs amis, quand ils veulent bien venir, de royale façon, dans leur domaine antique.

Après les premières effusions, mon oncle dit à ma tante :

— Mais, madame, où allons-nous loger l'enfant prodigue ? Le château bat son plein, nos hôtes sont au complet et toutes les chambres prises.

— Tiens, c'est vrai, dit-elle... c'est drôle, comment faire ?

Déjà, en jeune voyageur que j'étais, j'affirmais que le plus pauvre gîte me conviendrait encore, j'en avais vu bien d'autres !... Quand on a campé dans le désert, à la belle étoile,

Auberge du bon Dieu, qui fait toujours crédit,

comme dit exquisement Coppée, la belle étoile elle-même n'a rien que d'habituel et n'est point faite pour effrayer...

Ma tante m'interrompit :

— A t-on jamais vu ça ? tu reviens après deux ans... c'est la place d'honneur qu'il te faut... tu entends, notre fils...

Je fus installé dans la chambre de gala, où je dormis fort bien.

Mais, quelques mois plus tard, je perdais mon titre d'héritier présomptif, car, un beau matin de mai, cousin Paul entrait dans ce monde...

On a reconnu mes titres, car je suis son parrain... je lui rends la tendresse que m'ont montré à moi son père et sa mère ; il en use, mésuse, abuse, mais dame, tant pis, c'est son droit ; et, puisqu'il m'a déjà tout pris, comment diable voulez-vous que je lui refuse le reste ?

Cloarec se tut, remplit son verre et porta ce toast :

— A la jeunesse, messieurs !

CALCHAS.

ELLE FERA SON POSSIBLE

Le père essaie de consoler sa fille, laquelle vient de perdre son mari, en lui disant :

— Je ne suis pas surpris de ton chagrin, ma pauvre fille ; tu avais un mari modèle et tu n'en trouveras jamais de pareil.

La veuve (en pleurs). — Je ne sais pas si je pourrai, mais je vais faire tout mon possible.

La Salsepareille d'Ayer guérit toutes les maladies du sang, expulse toute impureté, renouvelle les forces vitales.

L'ŒUF DE PAQUES



Justes fiertés maternelles.



LES CLOCHES

Les cloches de nos basiliques
S'esquivent tous les jeudis saints,
Et vont à Rome par essaims
Taciturnes et symboliques.
Quand leurs battants, à coups obliques
Ont sonné de pieux tocsins.

Les cloches de nos basiliques
S'esquivent tous les jeudis saints,
Et dans leurs robes métalliques
A l'abri des regards malsains,
En rang, comme des capucins,
Elles s'en vont, mélancoliques
Les cloches de nos basiliques.

MAURICE ROLLINAT.

DOLORÈS

SOUVENIR D'ORAN

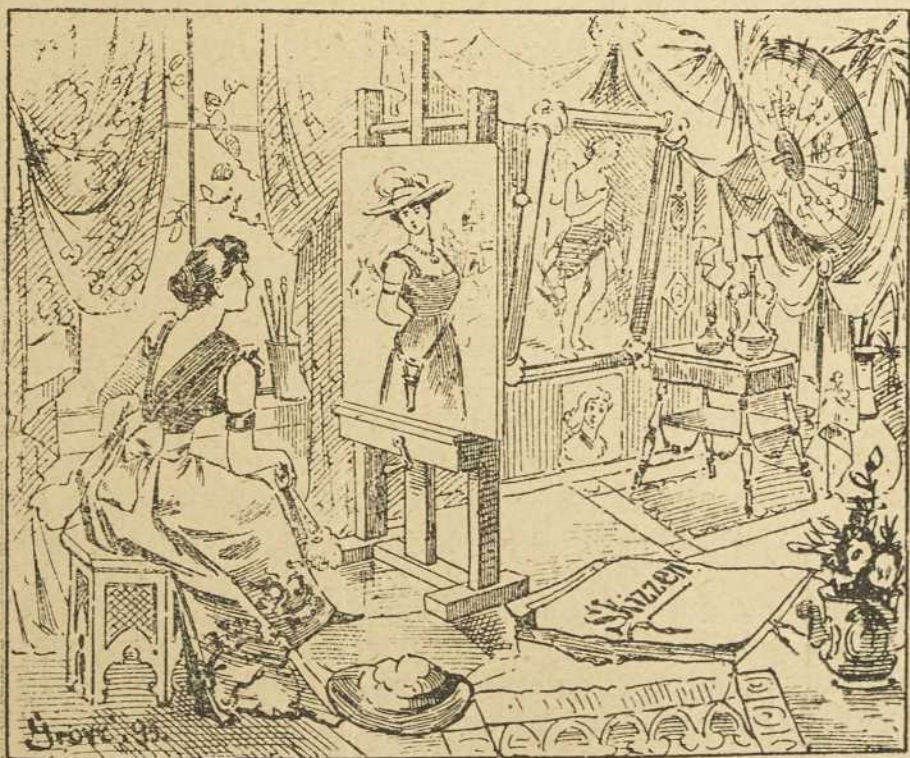
Le soleil couchant qui descend sur le Murdjadjo auréole d'un nimbe fulgurant le Fort de la Santa-Cruz; du large s'élève une brise murmurante qui balaye, en passant sur la ville, les lourdes brumes apportées par le sirocco. C'est l'heure où les maisons se vident, où la rue renaît à la vie et s'emplit de rumeurs, c'est l'heure où la foule avide de boissons glacées envahit les terrasses des cafés.

Attablé à un guéridon au milieu d'une cohue de consommateurs bruyants, je m'accote à un grand vase d'où s'échevelle un palmier et je bats longuement une absinthe à la glace. Tandis que le filet d'eau, en cascade, fait chanter le verre, mon œil attentif suit les progrès du mélange dont la nuance varie, à mesure que le niveau s'élève, jusqu'à prendre ce ton d'opale cher aux fanatiques de la verte liqueur.

La coupe de délices exhale un bouquet de senteurs balsamiques et s'embue déjà d'une rosée finement perlée, lorsque l'orchestre à cordes se met au diapason. Quel morceau banal ou aimé va bercer mes pensées? Sur quel rythme va s'orienter ma rêverie?... Je cherche à distinguer dans la folle cacophonie des instruments qui s'accordent, un ton, une gamme qui me mettra sur la voie.

Mais voici qu'à une table voisine, dans un bruit d'appels, de chaises

DEVINETTE



On dit qu'un beau désordre est un effet de l'art. Je vois le désordre, mais où est l'artiste?

remuées et d'étoffes froissées, s'installe toute une famille et deux yeux de femme, aussitôt, fixent mes regards et me remuent le cœur d'étrange façon. Oh! ces yeux! des rayons d'or qui se brisent et se noient dans une onde verte comme l'Océan; ainsi que la mer, larges et profonds, ils en ont le charme troublant et mystérieux. J'oublie la foule qui bruit autour de moi et je m'abandonne frémissant dans la contemplation de ces yeux étranges que je retrouve en mon verre où l'or fluide joue et fuse dans l'eau verte.

Le bâton du chef d'orchestre a tracé dans l'air trois sillons et le premier violon entame très doucement le prélude de "Dolorès," cette valse plaintive, cette mélancolique berceuse, réminiscence de la cantilène malagaise et de la jota aragonaise, des fandangos fougueux et des langoureuses péténéras sévillanes.

Ma main tremble d'émotion en soulevant mon verre et je bois longuement aux beaux yeux adorables, tandis que l'orchestre achève "Morendo" la phrase en mineur qui précède la valse.

Puis, "doloroso" commence ce motif fait de soupirs passionnés qui revient, comme un gémissant refrain, après chaque reprise. Le drame des Sept Douleurs s'évoque vaguement, mais il fait place aussitôt à une émotion plus profane, car les yeux pers m'attirent et me captivent invinciblement.

Tandis que l'archet pleure, glissant sur les cordes en mesures syncopées, ou qu'il sanglote bondissant fièvreusement à contre-temps sur la chantedelle, la flûte soupire en tierce les mêmes motifs et le violoncelle, d'une voix tantôt solennelle, tantôt râlante, donne au chant un relief saisissant. J'ai vidé mon verre et j'ai soif encore et je bois, emporté par le désir de poursuivre mon rêve, de le voir se préciser jusqu'à la réalité. L'orchestre chante toujours: la mélodie en arpèges, rapide et coupée de silences, semble maintenant les soupirs haletants d'un cœur d'enfant gros de chagrin.

Et mille voix intérieures m'induisent à lire dans les yeux de la belle inconnue une émotion semblable à la mienne; j'ai le sentiment qu'un courant magnétique s'est établi entre nous et je crois fermement qu'elle vibre comme moi au charme capiteux de la musique. Elle doit partager mon émoi; son cœur sans doute, va à l'unisson du mien, et ses pensées sont sœurs des miennes. Illusion du poison vert qui, tel le Kiff, berce et endort pour n'activer, dans le cerveau troublé, que le seul rêve du moment!

Mes regards s'abaissent sur mon verre, où, dans l'eau verte, je vois toujours les yeux aimés; puis soudain je m'éveille comme d'un rêve: la valse est finie et la belle s'en est allée. Je demeure sur place, palpitant et déçu, le cœur serré et le cerveau brouillé. Hélas! le doux songe a fui et les beaux yeux sont passés!

Ils sont passés et je garde, de cette heure troublante, un regret amer qu'évoque encore la valse lente.

Aussi quand le soleil couchant descend sur le Murdjadjo et qu'il auréole d'un nimbe fulgurant le Fort de la Santa-Cruz, que du large s'élève une brise murmurante qui balaye, en passant sur la ville, les lourdes brumes apportées par le sirocco; à l'heure où les maisons se vident, où la rue renaît à la vie et s'emplit de rumeurs, à l'heure où la foule avide de boissons glacées envahit les terrasses des cafés, je m'achemine vers le belvédère de la promenade de Létang; le vent du large me rafraîchit les poumons, la chanson des flots charme mon oreille et mes yeux ne se lassent pas du spectacle de la plaine bleue qui ondule, des profondeurs de l'horizon jusqu'au pied des falaises.... Je n'y ressens pas d'émotions violentes mais j'en rapporte une grande sérénité.

ALIF.

UN POÈTE QUI SE REBIFFE

Ainsi vous ne voulez pas de ma pièce de poésie, dit l'autre jour, au rédacteur du SAMEDI, un poète crotté de fort méchante humeur.

—Non, répond laconiquement notre rédacteur sans se déranger.

—Ah! je comprends, réplique l'auteur, vous n'avez sans doute pas les moyens de payer le prix de pareils vers.

—Vous dites! s'écrie notre rédacteur, perdant patience.

—Ne vous fâchez pas, cher monsieur, la pauvreté n'est pas un crime. Et le poète descendit quatre à quatre les marches de l'escalier.

La vitalité, épuisée par excès de travail ou par la maladie, est sûrement restaurée par la Salsepareille d'Ayer.

5 AVRIL 1896



Son anniversaire.

FEUILLETON DU SAMEDI

L E

SECRET DU SQUELETTE

Par GEORGES PRADEL

PREMIÈRE PARTIE

LA FEUILLE D'OR

I

LA DERNIÈRE HEURE D'UN JOURNALISTE.

—Appelez-moi M. Lafressange !

Ces mots étaient prononcés, il y a eu de ceci trois ans, au mois de juin dernier, par M. Michel Jacquemain, rédacteur en chef du grand journal quotidien, politique et littéraire, le *Courrier des Deux-Mondes*.

Le *Courrier* allait mettre ses formes sous la presse et devait commencer sa mise en vente et sa criée sur la voie publique, sur le coup de quatre heures moins le quart.

L'huissier était aussitôt sorti pour accomplir l'ordre qui venait de lui être donné.

Nous restons donc un instant en tête à tête avec le rédacteur du *Courrier des Deux-Mondes*, juste le temps de le présenter au public.

M. Michel Jacquemain avait cinquante ans ; c'était, c'est encore, car il se porte fort bien à l'heure qu'il est, un brasseur d'affaires.

Toujours remuant, agité sans cesse ; si la chose appartenait au domaine humain, il aurait certainement trouvé la formule du mouvement perpétuel.

Écrivant un article sur le bord d'une table, dictant en même temps des ordres à des reporters, indiquant à l'an de ses collaborateurs une série, à son rédacteur financier la grande ligne d'une grosse affaire, sautant dans son coupé pour courir à la Chambre, car il est député ; parbleu ! Connaissant tout, sachant tout, ou à peu près, doué surtout d'une faculté d'assimilation incroyable.

Tel est Michel Jacquemain, et tout le monde, à la suite de ces quelques lignes, aura mis le nom au bas de cette photographie d'un type véritablement parisien.

Bonhomme au fond, quoique âpre au gain, et dur à la détente lorsque ses rédacteurs lui demandent une augmentation ou même une avance... Mais, quoi qu'il arrive, toujours gai et de bonne composition.

Pour le physique, les cheveux en brosse, la barbe aussi ; court, trapu, avec un œil brun toujours en mouvement, *quœrens quem devoret*, et promenant autour de lui un regard qui semble chercher un adversaire à pourfendre.

Tel est, en quelques lignes, le raccourci du souverain maître du *Courrier des Deux-Mondes*, qui venait d'appeler à lui l'un de ses rédacteurs.

Tout en attendant, M. Jacquemain griffonnait quelques notes et mâchonnait nerveusement un cigare.

L'huissier reparut.

—M. Lafressange vient à l'instant, dit-il, il n'a pas encore reçu l'*Havas*.

La porte s'ouvrit de nouveau, comme la refermait l'huissier, et un jeune homme de vingt-huit à trente ans se montra sur le seuil.

Mince, un peu élancé, avec une physionomie ouverte, qu'éclairaient de grands yeux bleus ; des cheveux châtain coupés court, comme la barbe, l'air souriant, Léo Lafressange arrivait avec une liasse de papiers dans les deux mains.

Physionomie sympathique et franche ; à coup sûr, c'était un gracieux de la vie.

Il était correctement vêtu, d'un tout simple complet bleu, avec une grosse cravate à la Colin.

—Je n'ai pas le temps de signer tout cela, fit M. Jacquemain en étendant le bras pour repousser la liasse de papiers. Je suis attendu à la Chambre, je dois parler, et je n'ai rien de prêt. Ma parole d'honneur, vous êtes superbes, vous autres ! il faut que je fasse tout ici. Les formes sont-elles serrées ? le journal va être en retard !

Léo Lafressange ne semblait point s'émouvoir outre mesure de cet accueil. Il y était probablement habitué.

—Avez-vous une dernière heure ? demanda M. Jacquemain.

On appelle ainsi les dépêches que l'on insère au dernier moment, au bas de la première page des journaux du soir.

—Pas encore, Monsieur, répondit Lafressange, l'*Havas* n'est pas encore arrivée.

—Peuh ! peuh ! grogna le rédacteur en chef, l'*Havas* est en retard, tout est en retard !...

Le timbre d'une sonnette électrique se mit à crépiter.

—Voilà l'*Havas*, allez, vous devez y trouver votre dernière heure.

—Oh ! Monsieur ! répliqua Lafressange, je ne crois pas qu'il y ait grand-chose. Nous sommes au calme plat. Tout le monde part pour les bains de mer ou la campagne. Pas d'interpellations, pas de grèves... Rien !

—Allez ! Allez !... Ah ! qui est-ce qui est encore à la salle de rédaction ?...

—Tout le monde est parti, Monsieur, hormis le secrétaire, qui est à la composition, et Flavien Mauroy.

Léo Lafressange suivit un étroit corridor et, poussant une porte capitonnée, pénétra dans une salle de rédaction.

Une grande table recouverte d'un tapis vert. Des journaux en monceaux ; des encriers, du papier, des cartables... Entre deux fenêtres, un grand divan sur lequel un rédacteur était nonchalamment étendu ; dans un coin, un piano.

Aux murs, des charges, caricatures coloriées, des dessins, des bouts d'études.

—Flavien, dit Lafressange, en s'adressant au rédacteur qui s'éti-rait paresseusement sur le divan, je viens de dire au patron que tu étais là.

Flavien Mauroy se dressa tout d'une pièce.

—Tu as fait là un beau coup, cria-t-il. Eh bien ! s'il te le redemande encore, tu lui diras que je n'y suis plus... Je file.

—Reste donc, nous allons partir ensemble, aussitôt que l'on va rouler.

—Merci bien, Jacquemain va me dire de lui faire un article. Tu me retrouveras au cercle.

—Reste donc, je t'en prie. As-tu vu l'*Havas* ? Y a-t-il une dernière heure ? une nouvelle à sensation ?

—Oui, répliqua Flavien, en tendant à son confrère la correspondance de l'*Agence Havas*. Une grève à Melcombe ! il y a des troubles, on craint des émeutes.

—Melcombe ! Melcombe ? répéta Lafressange, c'est en Angleterre. Mais dans quelle partie ? Tu dois savoir ça, Flavien.

—Melcombe ! oui, dans le comté de Dorset, à côté de Dorchester, la capitale du comté, et de Bridport, une très jolie station balnéaire. On a monté par là, je crois, il y a quelques années, de grandes fabriques de poteries et de porcelaines qui font une concurrence à la fabrication allemande. Ils font venir leur terre, qui est très bonne, de Poole, situé tout près de là. Il devait y avoir une grève de ce côté, c'était indiqué. La main de la Prusse est encore là-dedans. Comme toujours.

Léo Lafressange, tandis que Flavien lui donnait ces détails, coupait la note de l'agence, et y ajoutait quelques lignes de rédaction. Cela fait, il mit le papier dans une boîte automatique qui le descendit de même à la composition, tout en gardant le double pour son directeur.

Tandis que Lafressange est ainsi occupé, traçons à la hâte la silhouette de Flavien Mauroy.

Flavien était plus âgé de quelques années que son camarade auquel, depuis longtemps déjà, il avait voué la plus fraternelle, la plus solide affection. Flavien pouvait avoir trente cinq à trente-six ans.

Un type, disait-on de lui, un original... Et d'ordinaire on ajoutait :

—Plein de talent, mais paresseux comme une chenille.

Érudit, très intelligent, fort spirituel, la dent dure pour ceux qu'il avait en grippe, il aurait pu, de l'avis de tous, poursuivre une brillante carrière. Par malheur, l'insurmontable paresse annihilait en partie ces qualités si brillantes.

Orphelin de bonne heure, propriétaire d'un très modeste patrimoine, bien qu'il ne fût pas un sage le moins du monde, il savait se contenter de peu à l'occasion, et ne travaillait, en dehors de son article quotidien, que poussé par la nécessité absolue. Encore, cet article, fallait-il, la plupart du temps, le lui arracher par bribes.

Il avait débuté, nombre d'années auparavant, par un volume de vers finement ciselés. Un de ses romans, de profonde analyse, avait fait sensation. Une petite pièce de lui, aux Français, était très applaudie. Puis il s'était borné là... lisant, écoutant, parlant, discutant, se dépensant à droite et à gauche, tout en fumant une éternelle cigarette.

Moins grand que Lafressange, il avait les épaules plus larges, avec une tête originale et forte, des cheveux bruns bouclés où se montraient déjà des mèches grisonnantes.

Des yeux noirs à demi voilés, des yeux de myope, dont l'un, le gauche, était constamment protégé par un immuable monocle. Avec cela l'air très distingué.

Très ferme, d'une loyauté à toute épreuve, il était journallement choisi par ses confrères et amis, lorsqu'il s'agissait d'un différend à régler, ou d'une affaire d'honneur. Mais par-dessus tout paresseux.

—A quoi bon ? répondait-il à ceux qui lui disaient de travailler. Je suis venu trop tard en ce monde moi ! Je suis de l'ancien régime. Personne ne consentirait à imprimer ce que je voudrais écrire, ce que je comprends.

Lafressange avait terminé. Il se levait.

—Je vais porter ma *dernière heure* au patron, il va être enchanté.

—Surtout, fit Flavien, ne lui dis pas que je suis là, où je te tue ! Dès les premiers mots, le rédacteur en chef avait donné les marques d'une agitation fébrile.

—Une grève ! s'était-il écrié, à Melcombe ! Mais il faut y envoyer quelqu'un à l'instant !

—Mais, Monsieur, répliqua Lafressange, il n'y a plus personne au journal.

Et bien ! Et Mauroy ! Il connaît très bien la question des grèves. Vous m'avez dit qu'il était là !

—Flavien vient de sortir, Monsieur, répliqua Lafressange en hésitant un peu.

—Cependant le journal a besoin d'informations, le côté informations est trop négligé depuis quelque temps. Eh bien ! mais, il y a vous ! Vous qui parlez anglais, vous !

—Hum ! Hum ! un peu, fit le jeune homme qui ne savait pas dix mots de la langue et n'avait jamais mis les pieds en Angleterre.

—En tout cas assez pour vous débrouiller. Enfin vous partez ce soir. — M. Michel Jacquemain, était l'homme de la promptitude. — Passez à la caisse, on va vous donner de l'argent. Voici un bon. Vous devez avoir un express pour Douvres à cinq heures... Faites vos préparatifs... Sur le quai de la gare l'huissier vous portera votre passe. Rentrez chez vous, n'oubliez pas un revolver et, surtout des dépêches, des détails, beaucoup de détails. Je veux recevoir votre *dernière heure* avant tout le monde. Je reconnaitrai cela à votre rentrée. Moi, je cours à la Chambre. Je suis en retard. Je ne pourrai jamais parler aujourd'hui.

Léo Lafressange était perplexe. Sans doute, il ne lui déplaisait pas trop de voir l'Angleterre. Mais il craignait de ne pouvoir remplir avec succès la mission qui lui était confiée. Enfin, il fallait faire contre fortune bon cœur. M. Jacquemain était déjà parti.

Dans la salle de rédaction, Flavien Mauroy continuait à rêvasser et à fumer.

—Ah ! c'est toi que le patron expédie, dit-il à son ami. Tu t'amuseras aux bains de mer de Bridport.

—Mais je ne parle pas anglais... Je ne sais dire que *give me some bread* et *I love you*.

—C'est tout ce qu'il faut... Je suis convaincu qu'il y a des Anglais qui n'en savent pas davantage.

—Tu plaisantes toujours. Enfin je suis très contrarié. Tu devrais y aller, toi ?

—Moi ! Voyager par cette chaleur ! aller dans une foule ! à ça, tu veux ma peau ! tu veux ma mort ! Et moi qui croyais pouvoir compter sur ton amitié. Tout ce que je puis faire pour toi, c'est de t'accompagner jusqu'au chemin de fer.

Les préparatifs de Léo Lafressange ne furent pas longs. Une valise, un pardessus... et à l'heure exacte, un fiacre le déposait, en compagnie de Flavien Mauroy, à l'entrée de la grande salle de la gare Saint-Lazare.

Une autre voiture arrivait presque au même moment au bas du perron.

Il en descendit un voyageur d'une trentaine d'années, mis à peu près comme Léo Lafressange, un costume de voyage presque semblable.

—Où diable ai-je vu cette frimousse-là ? demanda Flavien à son ami. Voilà des yeux clairs, des yeux sans regard que j'ai aperçus quelque part ! Bien sûr, je connais ce paroissien-là !... Et remarque !... il a les cheveux coupés comme les tiens, la barbe taillée comme la tienne... et il m'inspire la plus profonde des répulsions. Où diable l'ai-je vu ? C'est un Allemand, ça c'est sûr !

—Tu vois des Allemands partout !

—C'est que partout j'en rencontre, crois-le bien... et je les ai en horreur.

—Si tu crois que je les adore...

Le moment était venu d'entrer dans la salle d'attente. L'huissier du *Courrier des Deux-Mondes* apercevait Lafressange et lui remettait sa passe.

Flavien embrassa son ami.

—Et tu sais, ajouta-t-il, en lui disant "au revoir," s'il y a une bagarre, ne t'expose pas, ne te fais pas tuer, c'est parfaitement inutile.

Il en est des antipathies instinctives, comme des sympathies spontanées.

Lafressange, sa valise à la main, précédait de quelques pas l'individu qui avait éveillé l'attention de Flavien Mauroy, et ne s'occupait plus déjà de lui.

Par contre, son attention fut attirée par une délicieuse silhouette de jeune fille.

Celle-ci marchait d'un pas léger au milieu des voyageurs, qui, affairés, se précipitaient vers les wagons du train.

L'œil d'un jeune homme, lorsqu'il a vingt-huit ans et appartient au journalisme, est toujours en éveil. C'est à la fois affaire de nature et de métier.

Lafressange admirait donc une taille fine, une adorable courbe d'épaules, et, bien que la jeune fille eût la tête tournée, il la devinait à la fois gracieuse et jolie.

Il ne se trompait pas.

Un mouvement de la voyageuse lui montra un profil d'une finesse extrême, un nez droit comme celui d'une statue grecque, une bouche charnue d'un rouge vif, qu'accompagnaient un menton rond, potelé, et une joue trouée d'une délicieuse fossette.

Les cheveux avaient cette nuance fauve acajou, que l'on nomme *auburn* en Angleterre. L'œil était bleu, un œil de velours, s'ombrageant sous une frange épaisse.

Mise d'un rien, mais avec une simplicité et une distinction exquises. Une robe de faille quadrillée, revêtue d'un grand cache-poussière en alpaga gris, et le tout possédant ce je ne sais quoi d'ineffable, qui fait le charme spécial de certaines créatures privilégiées.

La jeune fille portait un chapeau de paille japonais, coquettement relevé d'un côté et orné d'une fleur unique, une rose-thé.

Elle avait à la main un sac en cuir de Russie et cherchait déjà un wagon libre.

A la vue de cette merveille de la création, la première pensée de Léo Lafressange avait été celle-ci : "Si je pouvais avoir cette charmante compagne de voyage."

Une voix partant derrière lui le fit involontairement se retourner.

—Berthe, choisis un wagon de milieu, tu sais bien que ta tante ne veut voyager que dans un wagon de milieu.

Cette voix appartenait à un homme d'une soixantaine d'années, d'une taille un peu au-dessous de la moyenne, propriétaire d'une de ces figures rondes, pleines, légèrement rosées, qui sont l'indice d'un bon estomac, d'une humeur égale, et la plupart du temps d'un bon cœur.

Des yeux, de gros yeux, un peu naïfs, une bouche rabelaisienne néanmoins, révélant un léger penchant pour la gourmandise, et comme corollaire un ventre rond, bien dessiné, et qui faisait, dans cette course précipitée, légèrement souffler son propriétaire.

Lafressange s'était dit, dès le premier aspect :

—Voici un bon type d'oncle. A coup sûr, ce bonhomme-là est incapable d'une pensée mauvaise, aussi bien que d'une méchante action.

L'oncle pliait sous le poids d'une incommensurable quantité de colis dont il était encombré.

A côté de lui, une grande femme, la sienne à coup sûr, ornée d'un chapeau volumineux et trop jeune, que le journaliste baptisait aussitôt de "tyrolien malheureux," vêtue d'une robe de soie d'un écossais criard, semblait fort embarrassée par le poids d'un volumineux nécessaire.

De grands pieds, de grandes mains, de grandes dents dans une bouche énorme, tout, en un mot, beaucoup trop grand.

Age : cinquante-cinq ans, indéniables, signe caractéristique : n'ayant pas renoncé à plaire.

—Pas réussie comme l'oncle, la tante, murmura le journaliste, mais pas méchante non plus, c'est un bon couple.

—Philémon ! s'écria la femme d'un ton aigre, en s'adressant à son mari, vous ne voyez pas que je n'en puis plus... et vous me laissez tout le poids de ce sac que je vais, si vous ne le prenez pas abandonner sur la voie.

C'était une excellente entrée en matière.

L'oncle Philémon n'avait pas eu le temps de s'excuser que Léo Lafressange avait déjà offert ses services.

—Vous permettez, Madame...

Et sans attendre la permission, qu'on ne lui aurait d'ailleurs refusée que pour la forme, il enleva lestement le sac et le porta jusqu'à la porte du wagon que Mlle Berthe venait de choisir.

Cela fait, il monta le premier dans le car, s'empressa, s'évertua, plaça un à un les paquets de l'oncle Philémon, donna la main à la tante, l'installa, prit place lui-même en face du premier coin que s'était approprié la jeune fille et reçut la récompense de ses soins et de ses peines en entendant la tante dire à son mari :

—Voici un monsieur bien complaisant.

Il avait la perspective de faire un agréable voyage en compagnie de Mlle Berthe, dont il admirait de plus en plus la radieuse beauté.

Cette satisfaction fut aussitôt troublée par un léger nuage. L'individu qui avait inspiré à Flavien Mauroy et à lui-même une instinctive répulsion venait de faire irruption dans la caisse et s'emparait de la place libre à côté de Mlle Berthe.

Le nouveau venu n'avait pas de bagages, un waterproof serré par une courroie et une grosse canne plombée, et qui, en même temps, devait renfermer une forte épée courte.

Lafressange s'aperçut alors que l'observation que lui avait faite Flavien était réellement exacte.

(A suivre.)

FEUILLETON DU SAMEDI

L E

CRIME D'ORGÈRES

Par LOUIS LÉTANG

TROISIÈME PARTIE

LE FAUSSAIRE

VII.— LE PENDU.

Ils n'étaient pas embarrassés, les deux gaillards, pour répondre à toutes les questions du général. Depuis longtemps ils cultivaient l'amitié du colonel Allevard et il n'y avait rien d'anormal à ce qu'ils fussent venus lui rendre visite au ministère. Du reste leur haute honorabilité, la fortune considérable de la famille de Raismes, les mettaient à l'abri de vulgaires soupçons.

Edouard Darbois avait-il essayé de dire que l'oncle et le neveu étaient pour quelque chose dans son malheur ? Affirmation sans preuve, système de défense. Gaston jaloux de Philippe ? Mais Mlle de Briaïs faisait partie de la famille de Raismes depuis cinq ou six ans, et si son cousin eût éprouvé quelque velléité de lui faire la cour, il n'eût pas attendu l'arrivée du jeune officier pour cela. Non, il n'avait aucun goût pour cette jeune fille considérée un peu comme une sœur.

D'ailleurs, Blanche avait l'esprit le plus fantasque qu'il fût possible d'imaginer et ses extravagances ne se comptaient plus. C'est ainsi qu'elle avait signifié ces jours derniers à Mme de Raismes, qui, cependant l'avait recueillie après la mort de ses parents et avait été une seconde mère pour elle, Mlle de Briaïs avait signifié à Mme de Raismes sa volonté formelle de ne point la voir à son mariage, c'est ainsi qu'elle s'était soudain retirée de l'hôtel de Raismes sans même avertir son tuteur, et qu'on ne savait trop où elle se trouvait à l'heure actuelle.

Gaston et Frank passèrent une partie de la journée à combiner ces réponses mêlées d'insinuations perfides. Il les donnaient de bonne grâce, mais d'un ton léger, comme si cela n'avait pour eux aucune importance. On n'insisterait certainement pas.

Mais, malgré tout, la corvée était désagréable, il fallait la subir une fois, mais pas deux.

Pourquoi les complices ne feraient-ils pas comme la jolie Mireille, n'iraient-ils pas visiter le littoral méditerranéen, du côté de Nice ? A si grande distance, on les laisserait tranquilles.

Mais alors, il fallait en finir le plus tôt possible avec l'intraitable Blanche de Briaïs.

Vengé, Gaston ne voyait pas d'inconvénient à remettre la jeune fille en liberté.

Toute réflexion faite, le jeune de Raismes, convaincu d'avoir réduit à l'impuissance sa cousine Blanche, ne craignait plus rien d'elle.

Que pouvait faire en effet la malheureuse enfant ?

Une dénonciation, une plainte régulière au parquet ? Elle avait l'âme trop fière pour user d'un pareil moyen. Donc elle se tairait.

En admettant qu'Edouard se tirât du gouffre où il était tombé, Blanche ne voudrait plus être sa femme. Situation inextricable qui les ferait atrocement souffrir et qui les séparerait à tout jamais. Alors, avec le temps, beaucoup d'habileté, peut-être bien que... Dame ! tout arrive !

L'oncle et le neveu décidèrent qu'au milieu de la nuit ils se rendraient au petit hôtel de la rue de Penthièvre.

Oui, tous les deux. Gaston n'était pas brave ; Frank non plus ; surtout la nuit, dans une maison déserte ; c'est un fait curieux que les criminels ont peur d'autres criminels ; et puis, deux poltronneries se soutiennent et donnent l'illusion du courage. Donc, ils iraient ensemble.

Ils partirent vers onze heures de l'avenue des Champs-Élysées et après de longs détours arrivèrent au petit hôtel de la rue de Penthièvre.

Ils ne se doutaient guère que Moreau, et ce n'était pas le moindre exploit que notre Jules Léonidas accomplit grâce à ses longues jambes, les suivait à distance.

La grille ouverte et soigneusement refermée, ils traversèrent précautionneusement la cour, et sans bruit montèrent à la chambre où l'infortunée Blanche était enfermée.

— Elle s'est sans doute encore barricadée, murmura Gaston en poussant doucement la porte après avoir défait les verrous.

— Renversons... barricade... fit Frank en s'appêtant à aider son digne neveu.

— Chut ! reprit Aurélien, qui par l'écartement du panneau légèrement déplacé venait de jeter un regard dans la pièce, chut ! je crois qu'elle dort !

— Hé ! Hé !... réveillons pas.

— Allons-y doucement pour ne point faire de bruit.

Par une pression lente et continue, ils repoussèrent petit à petit les sièges entassés par Mlle de Briaïs sans les renverser.

Aussitôt que l'ouverture fut suffisante, Gaston s'introduisit dans le boudoir.

Mlle de Briaïs avait glissé du fauteuil où elle tombait, vaincue par la fatigue, quelques heures auparavant, et elle dormait d'un sommeil agité, demi-étendue sur le tapis de la chambre, sa tête appuyée sur les coussins, ses deux mains jointes protégeant sa poitrine.

Gaston s'avança précipitamment.

Le regard qu'il jeta sur ce corps abandonné, sur cette tête adorable où l'inquiétude et la fièvre mettaient de courts et rapides frissons, fit monter à ses joues un afflux de sang.

— Elle est à moi ! fit-il dans un rauque soupir.

Et brusquement, il se jeta sur elle, l'enlaça de ses bras et colla ses lèvres avides sur les lèvres de la malheureuse.

A la porte, Frank riait d'un rire affreux.

— Hé ! Hé ! Va, Gaston ! Va, mon fils !

Blanche, dès l'horrible contact, avait eu une telle répulsion de tout son être qu'elle était sortie, vibrante et prête à toutes les résistances, de la torpeur qui la paralysait.

Elle repoussa violemment son lâche agresseur, et un cri surhumain jaillit de sa gorge.

— A moi ! Au secours !

— Tu auras beau crier ! Personne ne peut t'entendre ! Personne ne peut venir. Ah ! la traîtresse, encore cette maudite épingle !

Et Gaston, qui venait de se sentir piquer à la poitrine, saisit le poignet de Blanche et le meurtrit, le tordit, jusqu'à ce que l'arme frêle, dont il avait eu peur et qu'il ne redoutait plus maintenant dans toute la fougue de ses désirs et l'exaspération des résistances inattendues, fût tombée à terre.

Malgré ces ignobles violences, la jeune fille résistait victorieusement et toujours, toujours, elle appelait à l'aide de cette voix suraiguë qui perce les murailles et va jeter l'effroi dans les espaces.

— Tais-toi ! tais-toi ! disait Gaston. A quoi bon la résistance. Je t'aime ! Te tairas-tu, misérable !

Et, ivre de colère, affolé, perdant la tête, il la irappa au visage de son poing fermé, pour l'étourdir, empêcher sa voix de retentir, briser enfin son héroïque résistance.

Tout à coup une secousse violente ébranla la maison tout entière. Inquiet il tourna la tête.

Alors il vit l'oncle Frank se glisser dans le boudoir et refermer précipitamment la porte derrière lui. La figure du petit vieux était convulsée, suante de peur ; il tremblait de tous ses membres.

— Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il, saisi lui-même d'épouvante.

— Des hommes ! des hommes !... fit le petit vieux d'une voix étranglée... Là !... Vont venir ! Sommes perdus !...

— Des hommes !... répétait-il. Fuyons ! Sauvons-nous !...

Et il s'élança vers la porte qui communiquait avec la chambre à coucher de la jolie Mireille. Elle résista à ses efforts.

C'était lui-même qui l'avait fermée du dehors, l'avant-veille, pour que sa victime ne pût trouver de ce côté une chance de fuite. Les précautions qu'ils avaient prises tournaient contre lui.

L'oncle Frank et lui couraient autour de la pièce comme des bêtes puantes cernées par des chasseurs.

Mlle de Briaïs, maintenant droite, une indicible espérance sur son visage meurtri, les regardait s'agiter sans comprendre encore, à peine sortie de l'effroyable rêve.

Alors un choc formidable se produisit et la porte vola en éclats.

Albert Lequesne et le soldat Moreau firent irruption dans la pièce.

Celui-ci se précipita vers Mlle de Briaïs et se plaça devant elle, ses longs bras étendus.

— A présent, cria-t-il, qu'ils y viennent, les sales gredins ! Ah ! mademoiselle, craignez plus rien, c'est presque comme si mon capitaine était là !

Deux coups de feu retentirent.

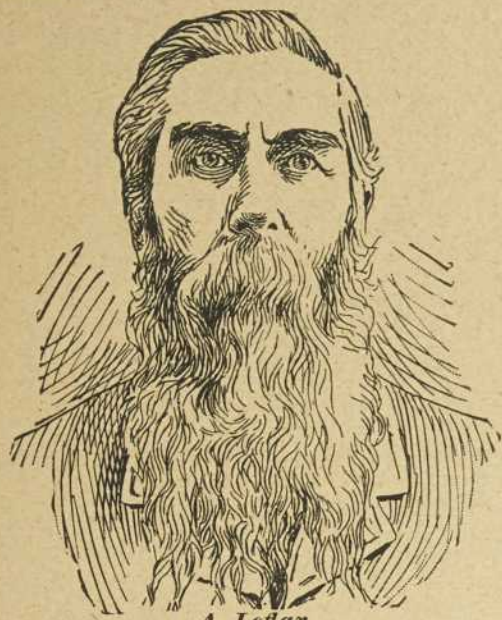
Gaston venait d'armer un revolver et avait tiré sur Albert Lequesne et sur la jeune fille.

La première balle n'atteignit pas Albert et la seconde effleura le crâne aigu de Moreau, qui protégeait la fiancée de son chef, pour aller se perdre ensuite dans les moulures du plafond.

Albert avait sauté sur Gaston d'un bond si brusque et si puissant qu'il l'aplatit sur la muraille, hurlant de douleur, son arme tombée.

— Tonnerre du ciel ! jurait Moreau, le coquin m'a enlevé deux centimètres de cuir chevelu ! Heureusement que mes os sont durs et que le plomb ne veut pas entrer dans ma tête.

(A suivre)



A. Leflar.

Résultat d'un Rhume Négligé.

LES POUMONS ATTAQUÉS,

Que les Médecins n'ont pas réussi à soulager, Guéris en prenant

Le Pectoral-Cerise d'AYER

"J'avais contracté un fort rhume qui se porta aux poumons et comme on fait en pareil cas, je l'avais négligé pensant qu'il s'en irait comme il était venu; mais je trouvai après quelque temps que le plus petit effort me faisait souffrir. Alors

Je Consultai un Docteur

qui trouva, en examinant mes poumons, que la partie supérieure gauche était fortement affectée. Il me donna de la médecine que je pris suivant l'ordonnance, mais elle ne semblait me faire aucun bien. Heureusement il m'arriva de lire dans l'Almanach d'Ayer, les effets qu'avait produit sur d'autres le Pectoral-Cerise d'Ayer et je résolus d'en faire l'essai. Après en avoir pris quelques doses, je me trouvai soulagé et avant d'avoir fini la bouteille, j'étais guéri."

Le Pectoral-Cerise d'Ayer

La plus haute Récompense à l'Exposition Colombienne.

Les Pilules d'Ayer guérissent l'Indigestion.

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D^R CODERRE



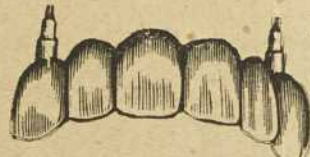
POUR GUERISON CERTAINE

DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18-94

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais
DENTS POSEES SANS PALAIS
S. A. BROSSEAU, L. D. S.
No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

Menus Epicuriens

Potage au petits oignons,
Maquereaux à la flamande,
Ailerons de dindons à la purée de marrons,
Filet de cerf rôti,
Lentilles farcies,
Compote d'abricots à la minute.

Maquereaux à la flamande. — Videz-les par l'ouïe, retirez-en le boyau, ficelez la tête, ne fendez pas le dos; remplissez le ventre d'un morceau de beurre manié avec échalotes, persil et ciboules hachés, menu sel, gros poivre et jus de citron; roulez-les dans une feuille de papier bien beurré; ficelez les deux bouts du papier; mettez ces caisses sur le gril, à feu doux. Après 25 minutes déballez les maquereaux, dressez-les sur un plat et servez.

Ailerons de dindons à la purée de marrons. — Enlevez aux ailerons le grand os, faites-les blanchir, puis cuire dans une mirepoix. Dressez-les en couronne et garnissez le milieu avec une purée de marrons, servez à part la cuisson passée, dégraissée et réduite.

Filet de cerf rôti. — Après l'avoir paré, piquez le de menus lardons assaisonnés; mettez-le à mariner avec du vin blanc, du vinaigre, un fort bouquet, oignons piqués, etc., cela pendant 40 heures, et plus si besoin il y a; retirez-le de la marinade, égouttez-le et mettez-le en broche; pendant la cuisson; arrosez-le avec sa marinade puis servez-le sous une sauce poivrée augmentée du jus de la lèchefrite.

Compote d'abricots à la minute. — Après avoir fendu des abricots et en avoir enlevé les noyaux, faites-les cuire pendant trois minutes dans un sirop fait à la hâte; au bout de ce temps, écumez la compote, joignez-y le jus d'une orange et laissez-la refroidir.

SAUCES

Mirepoix. — La mirepoix est au gras ou maigre.

Au gras, faites cuire ensemble veau, jambon et lard coupés en dés, carottes et oignons également coupés en dés, et assaisonnez de sel, poivre, laurier et échalotes hachés. Quand le tout est bien blanc, mouillez avec du bouillon et du vin blanc, et laissez mijoter une couple d'heures; passez, assaisonnez et couvrez pour s'en servir au besoin.

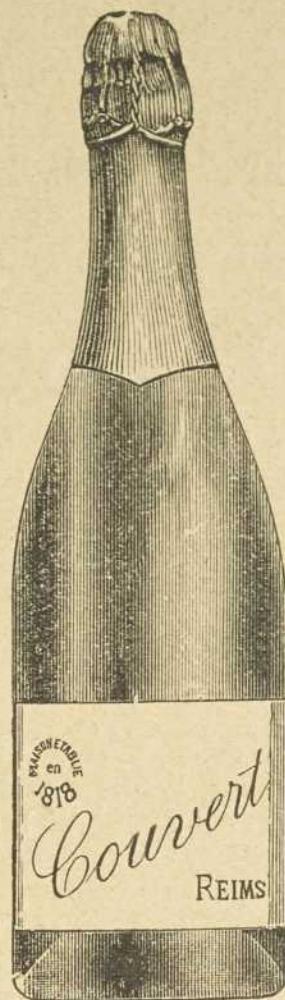
En maigre on procède de même, mais sans viande, ni bouillon.

Les écrevisses sont excellentes, cuites dans une mirepoix maigre acidulée.

BARON BRISSE.

Champagne Couvert

Exigez le Champagne de cette marque de vos fournisseurs!



Un des meilleurs importés au Canada. Essayez-le!

EN VENTE PARTOUT

... EN GROS CHEZ ...

LAPORTE, MARTIN & CIE
Montréal, seuls agents

Tél. Bell 8025 Tél. des March. 550

LA MERVEILLEUSE

(PATENTÉE)

NOUVELLE CUILLER ...

Pour tourner les gâteaux et les galettes. Indispensables dans les familles.

ASSORTIMENT COMPLET DE

Ferronnerie, Quincaillerie, etc.

The Edw. CAVANAGH CO.,

2547 A 2553 RUE NOTRE-DAME

Coin des Seigneurs MONTREAL

QUI NE LE CONNAIT PAS



Premier voyageur. — Comme on voyage confortablement de nos jours! On est aussi bien que chez soi dans ces chars-palais.

Deuxième voyageur. — Effectivement! Il n'y manque plus que des pianos Kearn; vous savez ces magifiques instruments de THIBAUT & SMITH.

Premier voyageur. — Qui ne les connaît pas? Vous aimez la musique, Monsieur?

Deuxième voyageur. — J'en raffole, surtout avec de bons instruments.

Deux ménagères causent servantes.

—Moi, je permets à ma bonne de recevoir un amoureux dans sa cuisine.

—Moi pas! fi donc!!

—Ma chère, c'est très utile! ça mange les croûtons! les fonds de soupe, les vieux restes... Sans ça, il faudrait que nous les utilisions!...

**

La crise ministérielle expliquée par un émule de feu M. de Tillancourt:

"Les ministres ont perdu le Nord et le Sud a perdu les ministres."

**

De quelle couleur sont les premiers galons d'un soldat français?

—Rouges ou jaunes, parleu.

—Erreur! le premier galon, on l'arrose.

La Fontaine de Jouvence

RETROUVÉE

Les vieillards rajeunissent.

Les faibles reprennent leurs forces et

La force vitale est restaurée.

L'espérance renaît partout et

La vie vous apparaît sous des horizons nouveaux.

Avez-vous mené une vie régulière?

Le besoin de forces nouvelles se fait-il sentir?

Voulez-vous vous rajeunir?

Envoyez-moi votre adresse et je vous écrirai personnellement, vous indiquant le moyen par lequel je me suis rajeuni. C'est un remède efficace et simple.

THOMAS SLATER, Boite 1441, Kalamazoo, Mich., U.S.
Envoyez timbre pour réponse.

REGISTERED TRADE MARK.

Confitures
Gelées
Marmelades

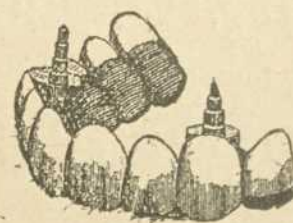
MICHEL LEFEBVRE & CIE.

Garanties Fruits et Sucre Granulé.

VINAIGRE PUR Garanti sans addition d'acides et fabriqué sous le contrôle du gouvernement.

MICHEL LEFEBVRE & CIE
MONTREAL

MANQUEZ-VOUS DE FORCES VITALES dans aucune partie de votre organisation ou votre système nerveux est-il affaibli par des imprudences de jeunesse ou aucune autre cause? Ecrivez-moi et dites-moi la cause de vos troubles et je serai heureux de vous apprendre ce qui m'a soulagé lorsque j'avais le plus grand besoin de soulagement; je vous écrirai personnellement et vous enverrai — gratis — la recette du remède qui m'a guéri. Ne remettez jamais au lendemain ce qui peut se faire aujourd'hui. Ecrivez de suite et envoyez un timbre-poste pour la réponse, à THOMAS SLATER, Boite 1444, Bureau de Poste, Kalamazoo, Mich., U.S.



Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

J. G. A. GENDREAU, dentiste

Tél Bell 2818

20 Rue St-Laurent

Heures de consultations: 9 hr a.m. à 6 p.m.

BEAURIVAGE

... Nouvel Endroit d'Habitation à deux pas de Montréal. — Situé au Bord d'une Superbe Baie, sur le Fleuve St-Laurent et faisant face à l'entrée des Iles de Boucherville.

Rive Splendide ! Magnifique Panorama ! Placement Avantageux et Sur !

CONDITIONS ABORDABLES A TOUT LE MONDE . . .

Prix des Lots : \$100 à \$500

\$10 comptant et \$2 par mois

Voitures Gratuites

Nous fournissons des voitures gratuites aux visiteurs
Venez nous voir à nos bureaux

Achetez sans délai car les Lots se vendent avec facilité.

POLICE d'ASSURANCE, AVANTAGES SÉRIEUX.—Nous émettons une police d'assurance à chaque acquéreur d'un lot payable à termes. Voici : Dans le cas de la mort de l'acquéreur n'ayant pas acquitté intégralement le prix de son lot, ce dernier—le lot—restera aux héritiers, clair et net, comme s'il avait été payé en plein.

ON DEMANDE DES AGENTS

Le Syndicat CANAC-MARQUIS & MONGEAU,

Batisse de la Banque du Peuple, a Montreal

A L'HOSPICE AUCLAIR

COIN DES RUES

Rachel et Sanguinet

Alcoolisme guéri d'après un nouveau Procédé Scientifique

SUCCES GARANTI,

Traitement sous la direction immédiate du DR S. SYLVESTRE.

Le Dr. S. Sylvestre ayant suivi lui-même, il y a deux ans, le traitement qu'il administre est un gage assuré du succès.

Pour renseignements, s'adresser à

J. B. CHASLES, Hospice Auclair, ou au Dr S. SYLVESTRE, 1428 St-Denis.

UN MAGNIFIQUE ÉTABLISSEMENT

Le printemps s'avance et chacun jette sa vieille défroque d'hiver afin de se mettre au diapason du beau temps prochain.

Parmi les embellissements, remarqué tout spécialement, ceux qui transforment, le déjà vieil établissement (5me années) de M. Duhamel, le tailleur fashionable bien connu, de la rue Ste-Catherine, No 1680, près de la rue St-Denis. En entrant, l'œil est agréablement surpris par une très riche, mais très sobre décoration murale. Superbes glaces partant du plancher en haut, panneaux blanc ivoirin et or, superbe frise et plafond décoré qui compteront parmi les plus beaux spécimens existant à Montréal, voilà pour le côté décoratif. Bureaux, salles d'essayage et de coupe, séparés du magasin, tout en restant sous l'œil du maître; formidable choix d'étoffes pour tous les goûts et dans tous les prix, complètent et mettent absolument hors de pair l'établissement de M. Duhamel. Cela n'était pas indispensable, certainement, pour que tous ceux aimant à être bien habillés, au plus juste prix, sachent trouver M. Duhamel; sachons lui en gré, néanmoins et tenons lui crédit des efforts accomplis pour conserver le rang, le premier, qu'il occupe dans sa profession.

Allez lui rendre visite et vous ne regretterez pas votre dérangement.

Chez Jacob Disraël.

—Monsieur... faut remonter la pendule de la cuisine, elle est arrêtée depuis trois mois au moins!...

—Chamais!... za usse les ruaches te les vaire margher! fus n'êtes bas égonome, ma vile! Les avaires sont si maufaises!

Petite Correspondance

H. D. (Hull). — Grand merci de votre envoi.

R. A. M. (Ste-Hénédiine). — L'exécution était faite; sans bruit mais vigoureuse; merci de votre envoi.

THEATRE ROYAL

Semaine commençant le lundi, 30 mars. Après-midi et soir.

Le grand mélodrame de DAVIS & KEOGH.

"On the Mississipi"

Par WILLIAM HAWORTH

Avec son spectacle de splendeurs et de scènes du sud.

VOYEZ: La société de Klu, Klux, Klan. La Bande Pickaminy. Le Mardi-gras à la Nouvelle-Orléans. L'attentat de Lynch. Le Palais du Jeu. Les chanteurs et danseurs nègres.

LA MEILLEURE PIÈCE DE LA SAISON

Admission: 10c, 20c et 30c. Sièges réservés 10c extra. Plan de la salle au théâtre de 9 hrs du matin à 10 hrs du soir.

La semaine prochaine:

Pour le Bain



DE BEBÉ

Vous devez vous servir des savons les plus purs. Nous avons un grand choix de ces savons que nous pouvons recommander, ainsi qu'un assortiment complet d'

ARTICLES POUR BAINS

ET POUR LA TOILETTE

LA PHARMACIE NATIONALE

Téléphone 2628. 216 Rue St-Laurent

VIN DE VIAL

PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDE ET QUINA

Tonique puissant pour guérir:

ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE ÉPUISEMENT NERVEUX

Aliment indispensable dans les CROISSANCES DIFFICILES, Longues convalescences et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.

ECHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS.

S'adresser à C. ALFRED CHOUILLOU, Agent Général pour le Canada, MONTRÉAL.

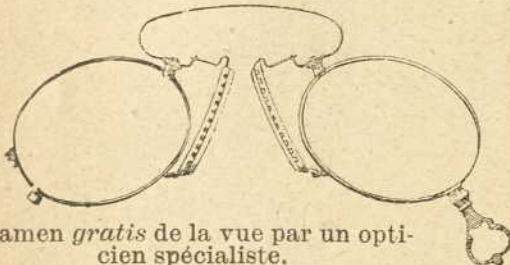
LE BLEU EN FEUILLE

De BONNEVILLE

Le seul ne tachant pas le linge. En vente partout, 12 feuilles pour 10 cents. Si vos fournisseurs n'en ont pas, envoyez 10 cents par la malle au No 246 rue St-Jacques, Chambre No 62, et vous le recevrez avec la manière de s'en servir.

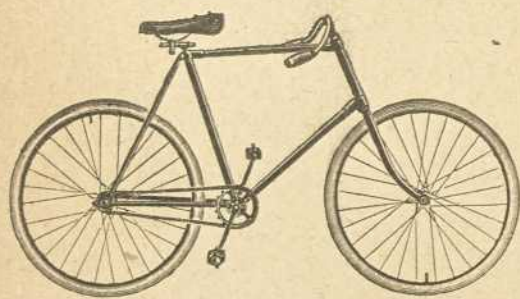
A. MONGEAU

No 42 RUE ST-LAURENT (Entre les Rues Craig et Vitre.)



Examen gratis de la vue par un opticien spécialiste.

BICYCLISTES!



VOUS AIMEZ A...
ACHETER ET MONTER
SUR LE...
Meilleur et le meilleur Marché.

AUSSI TOUTES SORTES DE

VOITURES, CHARRETTES, EXPRESS, WAGONS,

ET TOUTES SORTES DE

Voitures d'Été,

ALLEZ CHEZ...

R. J. LATIMER

592 rue St-Paul, Montreal.

100 en Magasin pour le Choix.



"Le Monde"

Est un des rares journaux de Montréal qui s'attache à bien

RENSEIGNER SES LECTEURS

et à ne publier que des


NOUVELLES VRAIES

S'adresse a toutes les classes bien pensantes

Il suffit de le lire une fois pour l'adopter de préférence.

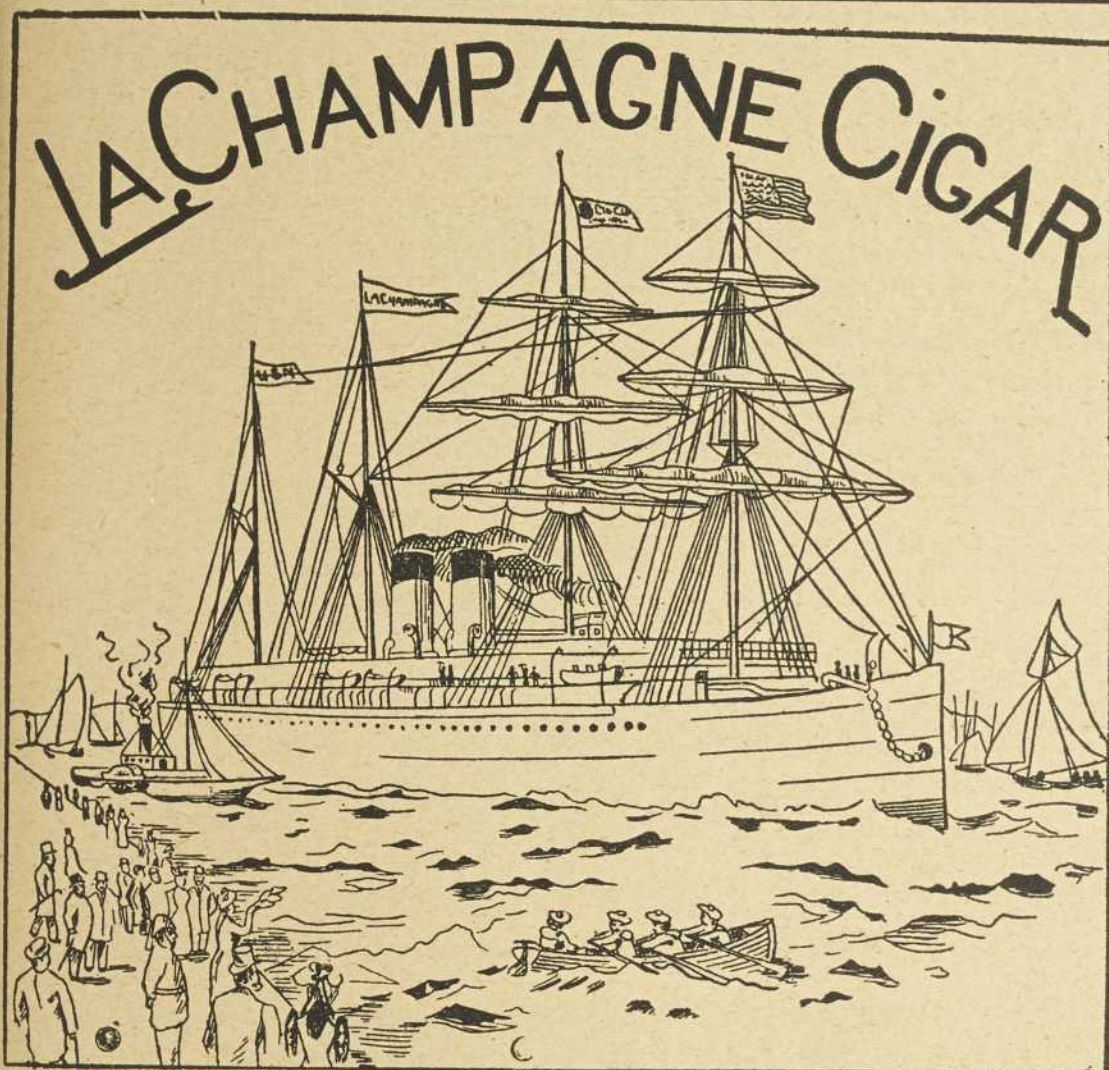


Fumez

 **Insistez pour les avoir**

- Les Cigares et Cigarettes "Sonadora" 15c.
- Les Cigarettes "Royales" Turques 15c.
- Les Cigares et Cigarettes "Crème de la Crème" . . . 10c.
- Les Cigares et Cigarettes "La Fayette" 5c.
- Les "Cheroots" 5 pour 10c.

J. M. FORTIER, 141 a 151 Rue St-Maurice, Montreal



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B
 "Curling Cigar," fait à la main vaut 10c pour 5c.
 Jan 96.

Casse-tête Chinois du "Samedi"
 SOLUTION DU PROBLÈME No 18



Ont trouvé la solution juste : Une québécoise, Mmes T'Pleau, Métayer, B Pagé, E Brosseau, Mlles E Lapointe, L Richard, Léda, Georgianne, MM J E Thériault, Médéric Ménard, S P Thibault, O Dufresne, A Adam, A Foisy (Montréal); Mme A M Demers (Waterloo); MM A Genereux, O Cloutier (Lawrence, Mass); Dame J Rochette, Dlle O Rochette, MM J A Coutu, J Lambert, T Lambert, L Lambert, R Boyer, T Rochette, P N Bernard, G Bernard (Lowell, Mass); Dlle J Blanchard (Richmond Station); Dlle L Prumeau (Worcester, Mass); J Closset P Belle (Montréal); B Bédard, L Blais (Sherbrooke).
 Le tirage au sort a fait sortir les noms de Dames Métayer, 867 St Dominique, E Brosseau, 439 St-Hyoplite, Delle Georgianne, MM A Foisy, 314 N.-Dame, S P Thibault, 4 Préfontaine, A Adam, 434 Av. Hôtel de Ville (Montréal); Dame Jésophine Rochette, 21 Willie Avenue, MM Th Lambert, 44 Adams Street, J A Coutu, 71 Chenier Street (Lowell, Mass); MM O Cloutier 9 Lawrence Street (Lawrence, Mass); L Blais (Sherbrooke, P Q); Delle J Blanchard (Richmond Station, P Q).
 Les primes seront envoyées par la mallé et les personnes voudront bien en accuser réception.

Liquidation de Faillites

Argent a Preter
 Achats d'Obligations Municipales

M. ROMEO PREVOST & CIE

Experts-Comptables, Liquidateurs et
 Fidei-Commissaires

CHAMBRES 6 et 7, "Batisse New-York Life"

MONTREAL

Un Excellent Journal "

Parlant de l'excellent journal anglo-allemand,

THE REVIEW

de Chicago, *La Vérité* s'exprime comme suit:
 "Nous engageons ceux de nos lecteurs qui
 veulent suivre l'idée allemande en Amérique
 et qui ne peuvent pas lire l'allemand, de s'abonner
 à ce journal, *The Review*, dont l'éditeur
 est M. Arthur Preuss. Adresse, 145 Schiller
 Street, Chicago, Ill. Prix de l'abonnement,
 \$1.50 par année."
 —De la *Vérité*, Québec, 31 août 1895.

R. WILSON SMITH

Courtier-Financier

Débitures de Gouvernement, Municipales
 et de Chemins de Fer achetées et vendues.

Placements d'Argent

sur sécurités de première classe toujours en
 mains.

No 1724 Rue Notre-Dame

MONTREAL

Le Moniteur Industriel

FINANCES, ADJUDICATIONS, MOUVEMENT INDUSTRIEL

Prix de l'Abonnement par An
 PAYABLE EN SOUSCRIVANT

Union Postale - \$8.00

ADMINISTRATION ET RÉDACTION
 PARIS BRUXELLES

16 Rue de Berlin 36 Rue de la Bourse

Directeur, JULES de MEEUS

LA Société Artistique Canadienne

210 RUE ST-LAURENT

PROCHAIN TIRAGE

8 Avril '96

BILLETTS ENTIERS, - 10 CENTS

DISTRIBUTION	Le Numéro	6,400	a gagné le prix de	\$1,000.
	du	36,523	do	400.
	25 MARS	55,040	do	150.

N.B.—Les tirages ont lieu à la Salle Saint-Joseph, rue Ste-Catherine, à 2 heures.
 Le public est invité. Admission gratuite.

PARC AMHERST . . .

Il ne reste que . . .
quelques-uns des **BEAUX LOTS** à \$70, \$85, \$90 et \$100

AU PARC AMHERST

Empressez-vous d'aller faire votre choix avant qu'ils
soient tous vendus ou que les prix soient augmentés. } x x x

x x x (Il est généralement admis qu'avant longtemps la propriété du
Parc Amherst sera un des plus beaux quartiers de Montréal.

Terrain Elevé, Sec et Salubre. Titres Parfaits. Eglise et Ecoles Catholiques.
Accès Facile et Conditions Libérales



Prenez les chars de la rue St-Denis et de St-Henri. Visitez le Parc et
jugez-en vous-meme.

Pour plus amples informations, s'adresser au soussigné, au bureau principal, Agents sur le terrain :
MM. H. PELLAND ET L. E. JALBERT

145 Rue St-Jacques

SABLE A VENDRE.

TELEPHONE 2618

C. C. E. BOUTHILLIER, Sec.-Trés.

EXTRA-VIOLETTE *Violet* **AMBRE ROYAL**
Véritable et suave Parfum DE LA VIOLETTE
Nouveau Parfum extra-fin.
Savon, Extrait, Eau de Toilette, Poudre de Riz.
PARIS 29, B^e des Italiens
SEUL INVENTEUR DU

SAVON ROYAL de THRIDACE et du SAVON VELOUTINE

Casse-tête Chinois du "Samedi"
No 20

Nous allouons une prime consistant en une Superbe Epinglette Dorée
(homme ou dame) à chacune des douze solutions qui, les premières, seront tirées au sort,
parmi toutes celles justes qui nous seront parvenues, au plus tard le jeudi 9 avril, à midi.



INSTRUCTIONS A SUIVRE

* Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce quelles forment, par
juxtaposition: LA NÉE ET VOTRE ANGE GARDIEN QUI S'ENVOLE AU CIEL.
Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal
le SAMEDI

ANALYSE INTÉRESSANTE

De M. JOSEPH BEMROSE, F. C. S., F. I. C., Chimiste
Analyste, Membre de la Société des Analystes, Membre
de la Société Pharmaceutique de Londres.

Compagnie d'Approvisionnement Alimentaires
de Montréal (Limitée)

MESSIEURS — J'ai terminé l'analyse du Cognac **JOCKEY CLUB**
Carte Or V. S. O. P. et je vous en soumetts les résultats suivants:

GRAVITÉ SPÉCIFIQUE 0.935

Alcool de raisin	pour cent	41.950
Total des matières solides	pour cent	1.903
Eau par différence	pour cent	56.147
		100.000

DETAIL DES MATIÈRES SOLIDES :

Acide acétique	pour cent	0.017
Acide tartrique	pour cent	0.330
Sucre	pour cent	0.673
Cendres	pour cent	0.812
Ethers odoriférants	pour cent	Un soupçon
Alcool amylique ou méthylique		Aucun
(et par conséquent pas d'alcool impur)		
Caramel ou sucre brûlé		Aucun
Cayenne		Aucun
Acide sulfurique		Aucun

Cette analyse démontre que ce Cognac est sain et tout a fait ap-
proprie aux usages médicaux.

J. BEMROSE, Analyste.

Cette analyse est d'autant plus concluante que M. Bemrose est très ap-
précié dans le corps médical pour ses capacités techniques et son inté-
grité absolue.

En conséquence les consommateurs doivent toujours éviter d'acheter un
Cognac d'une marque inconnue ou souvent frelaté qu'on leur offre au même
prix que le pur Brandy **JOCKEY CLUB V. S. O. P.** qui se vend à
\$1.25 la bouteille dans toutes les bonnes maisons de vins et d'épiceries.

Les détailliers qui manquent en stock de cet excellent Cognac apprécié
par les consommateurs le trouveront dans toutes les bonnes maisons de
gros ou chez les agents pour le Canada.

La Compagnie d'Approvisionnement Alimentaires de Montréal (Limitée)
87 et 89 RUE ST-JACQUES, MONTREAL